

---

## Les chiens visiteurs en maison de retraite, analyse d'un dispositif

**Auteur :** Renders, Juliette

**Promoteur(s) :** Servais, Véronique

**Faculté :** Faculté des Sciences Sociales

**Diplôme :** Master en anthropologie, à finalité approfondie

**Année académique :** 2023-2024

**URI/URL :** <http://hdl.handle.net/2268.2/20290>

---

### *Avertissement à l'attention des usagers :*

*Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.*

*Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.*

---

NOM : RENDERS

Prénom : Juliette

Matricule : s172286

Filière d'études : Master en Anthropologie, à finalité approfondie

Mémoire de fin d'études

**Les chiens visiteurs en maison de retraite, analyse d'un  
dispositif**

Promotrice : Madame Véronique Servais

Lectrice : Madame Bénédicte de Villers Grand Champs

Lectrice : Madame Nolwen Vouiller

## Remerciements

La réalisation de ce mémoire a été possible grâce au concours de plusieurs personnes à qui je voudrais témoigner toute ma gratitude.

Tout d'abord, je tiens à exprimer toute ma reconnaissance à ma promotrice de mémoire, Madame Servais, pour m'avoir encadrée, aidée et conseillée. Mais surtout pour avoir suscité chez moi, tout au long de mon cursus, un réel intérêt pour la problématique traitée dans ce présent travail.

Je souhaiterais également remercier mes deux lectrices, Mesdames Bénédicte De Villers et Nolwen Vouiller pour l'intérêt qu'elles ont manifesté quant au sujet développé.

J'adresse mes plus vifs remerciements à « Alexandra », qui se reconnaîtra et qui m'a accueillie pour mon terrain, riche de nombreux égards, à ses « filles », Malia et Funky, et Ulli qui m'ont acceptée d'emblée. Merci pour son accueil, sa confiance, sa bienveillance, et aussi, pour ces temps de midi partagés, riches en potages et confessions.

J'adresse également mes sincères remerciements au personnel soignant des différentes maisons de repos et de soins, pour son accueil, pour les discussions qui se sont révélées être un réel apport quant à ma réflexion.

Et bien sûr et surtout, je souhaite remercier les bénéficiaires rencontrés, pour la confiance qu'ils m'ont accordée, leurs sourires, leur motivation et la richesse de ces moments de vie partagés.

Enfin, j'aimerais remercier mes parents pour leur soutien quotidien tout au long de mon cursus et particulièrement ma Maman, pour ses relectures attentives et ses conseils avisés.

## Résumé et mots clés

L'objectif de cet écrit est d'appréhender et d'analyser le dispositif de médiation animale que j'ai pu observer lors de mon terrain ethnographique et dans lequel j'ai pu m'immerger au travers d'une observation participante, réalisée en maisons de repos et de soins. Je me suis ainsi attachée au dispositif et aux éléments qui le composent, à la place accordée aux chiens médiateurs ainsi qu'aux différents rôles endossés par ceux-ci au sein des interventions assistées par l'animal en maisons de repos et de soins. Quels sont les éléments qui concourent à l'efficacité du dispositif auprès du public cible, à savoir les personnes âgées ? Ainsi, j'ai pu relever divers éléments tels que l'importance du cadre et de l'environnement dans ce type d'activités mais également la place du corps de chacun des protagonistes au sein du dispositif. La place du corps au sein de la communication inter-espèce entre les bénéficiaires, l'intervenante et les chiens médiateurs est un élément majeur abordé.

Mots clés : médiation ; animal ; personne-âgée ; dispositif ; corps

## Table des matières

Remerciements .....	1
Résumé et mots clés .....	2
Précisions terminologiques .....	5
Introduction générale.....	6
1. Contexte historique.....	8
1.1 La cohabitation homme/animal dans le cadre du travail .....	8
1.2 L'émergence de la médiation animale.....	10
2. Prémices ethnographiques.....	11
2.1 Négociation et méthodologie .....	12
2.3 Relation d'enquête .....	14
2.4 Présentation du terrain ethnographique .....	15
3. Relations entre l'intervenante et ses chiens.....	19
3.1 Pluralité de statuts chez les chiens médiateurs.....	19
3.2 Relation plurielle entre l'intervenante et ses chiens.....	19
4. Dispositif .....	23
4.1 Qu'entendre par dispositif ?.....	23
4.2 Contexte et environnement, guides de l'action ?.....	24
4.3 Quels guidages ?.....	25
4.3.1 Guidages durs.....	26
4.3.2 Guidages souples .....	28
4.4 Cadre et co-construction .....	29
4.5 Humour, remède aux malaises ? .....	32
4.6 Emergence d'un nouveau soi .....	33
4.7 Cadre de participation.....	35
4.8 Surprise, spontanéité et rebondissements.....	36
4.9 L'animal comme acteur .....	37
4.10 Quand « l'extraordinaire » s'invite en maison de repos.....	40
4.10.1 Séance individuelle.....	40
4.11 Attente .....	41
5. Dimensions de corporéité .....	44
5.1 Approche du corps vieillissant .....	44
5.2 Spécificités des contacts.....	45
5.3 Corps, « sphère communicationnelle » inter-espèces.....	46
5.4 Susciter les contacts .....	48

5.6 Ritualité du geste de caresse .....	51
5.7 Parole .....	53
5.8 Regard .....	53
5.9 Attention conjointe .....	54
5.10 Mise en mouvement du corps .....	56
5.11 « Abstention », « auto-contention », du chien médiateur .....	57
Conclusion.....	60
Bibliographie.....	68

## Précisions terminologiques

Mon ethnographie s'est déroulée auprès d'une intervenante en médiation animale certifiée à l'issue d'une formation spécifique. Celle-ci ne dispose pas d'une reconnaissance en qualité de thérapeute agréée. Aussi, dans le cadre du présent écrit, les termes employés concernant les relations engagées auprès des bénéficiaires sont mentionnées en termes d'appellations de « relations de soin », de « relation soignante bénéfique ».

Néanmoins, lorsque je me base sur les travaux de Jérôme Michalon, la dénomination de « relation thérapeutique » sera parfois usitée, dans la mesure où l'auteur fait mention de ces termes et je ne souhaite pas réduire son propos.

# Introduction générale

Depuis plusieurs années, la médiation animale s'impose comme une pratique « thérapeutique »<sup>1</sup> à part entière. L'animal, ainsi que les diverses pratiques de soin rendues possibles à son contact, ne cessent de susciter un intérêt croissant, tant dans le secteur de la recherche que dans la société au sens large. Au cœur de cette pratique, se cristallise ainsi la relation entre l'Homme et l'animal, et plus spécifiquement, dans le cadre de cet écrit, la relation de soin issue de leurs interactions. Ces relations inter espèces, sous leur apparence naturelle, amènent des questionnements quant au statut de l'animal et sur le rôle qu'il endosse au sein de ces interactions.

Toutefois, il me semble important de m'attarder d'emblée sur la particularité de cette triade thérapeutique dont le bénéficiaire est, dans le cas présent, la personne âgée. D'après Faya-Robles (2018), circonscrire une tranche d'âge spécifique dans le but de définir la personne âgée ne semble pas pertinent. En effet, toute catégorie sanitaire ou médicale est avant tout le fruit d'une construction sociale (Conrad & Barker, 2010). L'appellation « personne âgée » construit et traduit certains processus sociaux (Foucart, 2003). Toutefois, Foucart (2003) souligne l'importance de l'aspect physique au sein du processus de vieillissement, et par extension, dans la définition de la personne âgée. Ce dernier se base sur trois éléments permettant de la définir : la fragilité, la connaissance et l'expérience venant de la durée ainsi que l'altération physique.

Aussi, dans le cadre de cet écrit, la fragilité et à l'altération physique caractéristiques du public rencontré lors de mon terrain apparaît en filigrane tout au long de cet écrit. En effet, mon terrain s'est déroulé principalement en maison de repos ainsi qu'en maison de soins. Ces infrastructures font partie intégrante du care et reflètent cette fragilité chez la personne âgée.

D'après Arlie Russell Hochschild (1983, cité dans Noël-Hureaux, 2015), le care « désigne tout à la fois l'activité de soin à une personne qui en dépend et le souci de la réception de ce soin ». Les maisons de repos (MR) et maisons de repos et de soins (MRS) proposent et réalisent une série d'actes, de soins destinés à pallier cette altération et cette fragilité des corps (Hurard, 2013).

---

<sup>1</sup> Comme mentionné par l'IAHAIO (International Association of Human-Animal Interaction Organization), les terminologies employées doivent être mesurées. En effet, pour pouvoir employer le terme « thérapeutique », l'intervention assistée par l'animal doit répondre à certains critères. Elle doit être « structurée et dirigée et /ou réalisée par des professionnels de la santé, de l'éducation et du soin. Les effets de l'intervention sont évalués et inclus dans les écrits professionnels. ». <https://iahaio.org/wp/wp-content/uploads/2021/01/iahaio-white-paper-2018-french.pdf>

Ainsi, dans un premier temps, cet écrit vise à aborder et se questionner quant à la manière dont les chiens, acteurs essentiels en médiation animale, sont appréhendés, tant par le public ciblé que par l'intervenant en charge des séances.

Sont-ils des travailleurs du care au même titre que l'intervenant en médiation ? Sont-ils des outils-vivants (Ferret, 2016) ? Des partenaires de travail à part entière sur lesquels l'intervenant peut se reposer ? En quoi interviennent-ils dans l'efficacité du dispositif qu'est la médiation animale ? Quels sont les éléments concrets participants à l'efficacité de ce dispositif ?

Mes objectifs visent également à enquêter sur l'organisation du dispositif de médiation animale et ainsi, circonscrire les éléments qui le composent. Comprendre ces aspects pratiques et empiriques peut-il ainsi permettre une meilleure appréhension de la place du chien en tant que « vivant-personne » (Michalon, 2014) au sein des thérapies assistées par l'animal ?

Dans un premier temps, il s'agira de retracer un bref historique de la médiation animale afin de percevoir les différents facteurs et influences qui l'ont façonnée jusqu'à nos jours.

Dans un second temps, je m'attarderai sur les aspects méthodologiques relatifs à mon terrain. Ainsi, j'aborderai les notions de négociations de terrain, ainsi que l'évolution de mes relations d'enquêtes et de ma posture tout au long de mon ethnographie.

Une fois cet aspect contextuel réalisé, je me pencherai sur la relation particulière entre l'intervenante et ses chiens, celle-ci m'ayant permis un premier « focus » sur la notion de dispositif.

Ensuite, la notion de dispositif sera définie. Les différents éléments qui le composent seront abordés tels que : les éléments matériels et immatériels, le cadre et l'importance qu'il revêt, la co-construction de ce cadre, les notions de surprise et d'humour, le nouveau soi émergeant chez le senior de ce cadre co-construit, ainsi que les notions de routine et d'attente.

Enfin, j'aborderai la partie relative au corps lors des interventions assistées par l'animal avec comme objectif, percevoir comment le contact advient entre le bénéficiaire et l'animal lors de ces séances (toucher, regard, paroles,...). En outre, le rôle de l'intervenante sera également développé ainsi que les particularités relatives au corps de la personne âgée.

Je terminerai ce travail par l'élaboration de conclusions générales qui tenteront de répondre à mes questions de départ.

# 1. Contexte historique

Elaborer un bref historique de la médiation animale m'a semblé judicieux afin de percevoir les différents facteurs et influences qui l'ont façonnée jusqu'à nos jours. Cette partie s'attardera sur les éléments significatifs de cette pratique en constante évolution. Dans un premier temps, l'historique s'attardera sur la cohabitation homme/animal dans le contexte particulier du travail. Comment l'animal y est-il perçu ? Est-ce un outil de travail ? Un « outil-vivant » (Ferret, 2016) ? Quel(s) rôle(s) endosse-t-il ? Cette relation basée sur le travail est-elle la porte ouverte vers un nouveau statut ainsi qu'une requalification la relation homme/animal ?

## 1.1 La cohabitation homme/animal dans le cadre du travail

Les êtres humains et les animaux ont toujours cohabité. Toutefois, par le passé, le travail s'est révélé en être un élément majeur.

Porcher (2002) estime que le travail a permis de créer un univers commun, propice à la cohabitation des deux espèces. Le travail a donc été un élément prépondérant quant à l'évolution de cette relation inter-espèces. Dans le cadre du travail, l'homme et l'animal ont pu construire un espace nouveau, possédant ses propres codes (Porcher, 2002). Selon Dejours (2009), dans l'activité inhérente au travail, l'animal mobilise son intelligence pratique et sa créativité. Selon C. Dejours « des gestes, des savoir-faire, un engagement du corps, la mobilisation de l'intelligence, la capacité de réfléchir, d'interpréter et des réagir à des situations ; c'est le pouvoir de sentir, de penser et d'inventer » (Dejours, 2009, p. 20).

Durant des siècles, les animaux étaient perçus comme de véritables outils de production (Lainé, 2018). Carole Ferret (2016) évoque le concept « d'outils vivants », où l'animal est perçu comme manipulé, manipulable mais possédant néanmoins un certain libre arbitre quant à une prise d'initiatives relatives. Néanmoins, celles-ci se révèlent toujours majoritairement profitables à l'espèce humaine. Ferret (2016) illustre cet aspect notamment par le biais du cheval comme monture. Celui-ci se doit d'être soumis et docile, mais peut aussi, dans certains contextes, choisir le chemin qui lui semble le plus sûr, le plus opportun. Cette conception de l'animal permet toutefois de nuancer la conception très cartésienne de l'animal-machine, amenée par Descartes au 17<sup>ème</sup> siècle. Dans sa thèse, il décrit l'animal comme un être mécanique, pièce, élément d'un dispositif plus large (Lestel, 2007). Le contexte y est alors occulté, l'animal n'est pas perçu comme en réelle relation avec l'être humain.

Cet aspect m'amène d'emblée à faire un premier lien avec mon terrain ethnographique où j'ai pu constater que lors des thérapies assistées par l'animal, le contexte joue un rôle majeur. En effet, au sein du dispositif qu'est la médiation animale, l'environnement et les éléments qui le composent permettent de cadrer et de diriger les actions et interactions (Michalon, 2014).

D'après Descartes, l'animal est dépourvu de conscience, et se contente de répondre à divers mécanismes causaux. Il serait matière, à l'inverse de l'homme qui serait âme et conscience (Willems, 2011).

Le statut de l'animal a évolué et s'est transformé au fil du temps. Ainsi, ces vingt dernières années, de nombreuses recherches sur les bienfaits de notre santé apportés par la relation homme-animal sont à remarquer, et ce, notamment entre les seniors et les animaux domestiques (Franklin et al., 2007). Un des sujets majeurs et parfois controversé de ces recherches inter-espèces, est le statut de l'animal comme agent (Franklin et al., 2007). Quelle est la nature de cette relation entre l'homme et l'animal (Franklin et al. 2007) ? Willems (2011) et Michalon (2014) s'accordent sur le fait qu'en Occident, une requalification des relations humains/animaux s'opère actuellement. Ainsi, d'après Willems (2011), on assiste à un réel avènement contemporain du sujet animal. Ce changement de statut de l'animal se perçoit notamment grâce à sa présence dans les pratiques de soins, dans le secteur du care. L'animal est perçu comme « vivant-personne » (Michalon, 2014 : 31), il possède donc ainsi, sa propre individualité qui le rend irremplaçable et singulier.

L'animal « domestique<sup>2</sup> » se voit ainsi conférer de plus en plus de droits. Une législation spécifique visant son bien-être et sa protection est établie. De plus, en Belgique, un permis de détention d'un animal de compagnie<sup>3</sup> est dorénavant obligatoire depuis le 1<sup>er</sup> juillet 2022.

---

<sup>2</sup> D'après la nouvelle législation wallonne de 2022, on entend toutes les races de chiens, chats, chevaux dans le cadre d'un loisir, oiseaux, hamsters, souris, poissons, poules dans le cadre d'un loisir, tortues, reptiles et NAC, lapins, furets et chèvres.

<sup>3</sup> [Bien-être animal : le permis de détention est entré en vigueur \(wallonie.be\)](https://www.wallonie.be/fr/bien-etre-animal-le-permis-de-detention-est-entre-en-vigueur), site consulté le 20 mars 2024.

## 1.2 L'émergence de la médiation animale

Les années 1960 ont marqué un tournant avec l'émergence des premières ethnographies multi-espèces, annonçant ainsi le début d'un intérêt croissant pour les interactions complexes entre les humains et les animaux. Depuis lors, notamment au cours des quarante dernières années, dans les sociétés occidentales, nous avons assisté à un développement significatif des pratiques de soins impliquant le contact avec les animaux (Michalon, 2014). Cette évolution exponentielle peut être considérée comme étroitement liée à la notion de biophilie, qui postule que les êtres humains possèdent une propension génétique à être intrinsèquement attirés par d'autres formes de vie (Wilson, 1984, tel que cité dans Lee Davis, Maurstad, Dean, 2014 : 304). L'une des aspirations centrales de ces approches thérapeutiques émergentes est de revisiter et de réévaluer les multiples facettes des relations entre les humains et les animaux (Wilson, 1984, tel que cité dans Lee Davis, Maurstad, Dean, 2014 : 304). Ces pratiques se destinent à un large éventail de publics, allant des jeunes enfants aux personnes âgées, et ont pour objectif majeur d'apporter un soutien à ceux qui sont confrontés à l'isolement social ou à des difficultés psychologiques ou physiques (Servais, 2016). Il est également à noter qu'à travers certaines institutions académiques aux États-Unis, les services de santé ont adopté une approche novatrice en faisant appel à des chiens thérapeutiques afin d'atténuer le stress chez les étudiants (Brown et Nading, 2019).

La médiation animale, souvent décrite comme un ensemble hétéroclite de pratiques en plein essor, est caractérisée par une profusion de terminologies connexes. Parmi ces termes figurent la Pet Therapy, la Zoothérapie, la Thérapie assistée par l'animal, ainsi que la médiation animale elle-même, comme le soulignent De Villers et Servais (2016 : 81). Cette diversité lexicale témoigne de la variété d'approches et de méthodes utilisées dans ce domaine en constante évolution. Toutefois, malgré cette diversité terminologique, une constante demeure : toutes ces pratiques ont pour point commun de mettre en relation un animal vivant avec un individu en situation de souffrance, comme l'explique Michalon (2014 : 16). Cette mise en relation peut revêtir diverses formes, allant de la simple co-présence à des interactions physiques directes, voire à des échanges verbaux. Quel que soit le mode d'interaction privilégié, l'élément essentiel demeure la présence physique de l'animal aux côtés de l'humain (Michalon, 2014 : 18).

Dans le cadre de mon terrain ethnographique, j'ai pu, à maintes reprises, observer ce statut si particulier qu'endosse l'animal, en l'occurrence le chien, durant les différentes activités à visée thérapeutique que ce soit dans ses relations avec les bénéficiaires mais également avec leur propriétaire et médiatrice animale, Alexandra.

Mouret (2017) s'est également penché sur la question du travail animal, et plus spécifiquement celui des chiens. Il souligne l'importance de leur subjectivité et de leur individualité dans le cadre des pratiques. L'animal doit apprendre à mobiliser ses capacités cognitives et sensibles afin d'exécuter les différentes règles en pratiques (Mouret, 2017). Mouret (2017) exprime donc lui aussi l'importance de la subjectivité de l'animal au sein du travail du care. Les animaux doivent faire preuve d'une intelligence pratique (Ferret, 2016 ; Mouret, 2017).

Pour Pascale Molinier, le care se caractérise essentiellement par « le souci des autres » (Molinier 2013, citée dans Le Guennic, 2013 : 1). Elle s'appuie également sur les travaux de Joan Tronto qualifiant le care d'activité générique, qui comprend « tout ce que nous faisons pour maintenir, perpétuer et réparer notre « monde », de sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible » (Le Guennic, 2013 : 1). Aussi, il est important de reconnaître et de prendre en compte les besoins d'autrui, ainsi que ses vulnérabilités, ce qui fait particulièrement sens dans le cadre de mon terrain dont le public est constitué de personnes âgées (Molinier, 2015). Cette précision fait particulièrement écho à mon terrain ethnographique caractérisé également par l'attention portée aux autres dans les relations interpersonnelles (Molinier, 2015). En effet, les activités données par l'intervenante en médiation animale visent un certain bien-être chez les bénéficiaires. Les activités poursuivies sur mon terrain visent à produire des effets thérapeutiques chez ces derniers. Ces effets thérapeutiques sont-ils le fruit de l'efficacité du dispositif de médiation ?

## 2. Prémices ethnographiques

Arrêtons-nous d'emblée sur la définition que fait Michalon (2014) de la médiation animale, il s'agit de « la mise en relation d'un animal vivant et d'un être humain en situation de souffrance » (Michalon, 2014: 16).

Durant mon cursus à l'Université, j'ai ainsi eu l'opportunité de réaliser divers travaux portant sur le soin par le contact animalier. Tous ciblaient un public spécifique : autistes, enfants, patients atteints de diverses pathologies mentales, ... Tant ce concept englobe une multitude de pratiques hétéroclites (Servais, De Villers 2016) et ayant déjà pu en observer une infime portion, je ne savais vers quoi me diriger dans le choix de mon terrain ethnographique. J'ai longuement hésité : équitérapie, chien de médiation, petits animaux, fermes pédagogiques ? Je ne parvenais pas à circonscrire mon objet d'étude. Pour ainsi dire, poser un choix pourtant nécessaire relevait du sacrifice. Choisir était renoncer. De plus, au-delà du type de pratiques spécifiques, se posait également le choix du public concerné.

Mon statut d'étudiante en anthropologie m'a amenée à me questionner quant à ma légitimité au sein de services de soins. En effet, n'étant pas détentrice d'un titre thérapeutique ou relatif à tout autre pratique inhérente à la santé, je me suis interrogée sur l'opportunité de ma présence dans certaines

structures. Mon objectif était de m'immerger et participer autant que possible dans mon terrain ethnographique. Je craignais donc que mon statut d'apprenti anthropologue soit perçu comme lacunaire et réducteur.

Après avoir mené des recherches approfondies, j'ai découvert le site web d'une Association Sans But Lucratif (ASBL) dédiée à l'utilisation thérapeutique des chiens auprès de bénéficiaires variés, comprenant notamment des enfants, des personnes âgées et des individus en situation de handicap. Animée par le désir de créer un premier contact, j'ai entrepris d'envoyer un e-mail à l'ASBL. Cependant, malgré mes efforts, ma tentative est restée sans réponse, me laissant ainsi à la recherche d'autres opportunités pour m'immerger dans un terrain.

Bien que d'autres options s'offraient à moi, l'ASBL suscitait un vif intérêt en raison de la diversité de son public cible et des activités qu'elle proposait. Dès lors, j'ai décidé de prendre l'initiative de les contacter par téléphone. Cette démarche m'a permis d'être mise en relation avec une personne en charge de l'aspect administratif, qui m'a ensuite orientée vers une certaine Alexandra. Ce premier pas a ainsi marqué le début de mon immersion dans ce projet anthropologique.

Il convient de souligner que le processus de mon entrée sur le terrain sera développé dans une section distincte de mon écrit. Il est crucial de mettre en lumière le chemin parcouru pour obtenir l'accès à ce terrain d'étude, comme le souligne justement Blatgé (2014) lorsqu'elle mentionne que "les phases initiales et finales de l'enquête revêtent une importance capitale" (p.1).

## 2.1 Négociation et méthodologie

Mon entrée sur le terrain ne fut pas une sinécure. Après un échange de mails avec l'ASBL, j'avais enfin en ma possession les coordonnées d'Alexandra, intervenante en médiation animale. L'ASBL m'avait directement dirigé vers elle, car selon eux, c'était la personne la plus apte à pouvoir m'accueillir et m'épauler pour effectuer mon terrain, ayant préalablement suivi une formation spécifique en médiation animale.

« La négociation d'entrée sur le terrain est une étape charnière » (Derbez 2010, dans, Aubry, Kuehni, Scalabrini, 2021 : 1). L'entrée conditionne notre terrain, c'est le début de l'aventure anthropologique. En effet, la négociation de l'entrée sur le terrain a toujours été une thématique cruciale en anthropologie (Aubry, Kuehni, Scalabrini, 2021).

Je ne voulais rien laisser au hasard. Je ne souhaitais pas envoyer un mail qui serait probablement resté sans réponse, comme d'anciennes recherches ethnographiques avaient pu me l'enseigner. Durant mon cursus en anthropologie, j'ai appris que se présenter sur place, ou téléphoner, constituaient les moyens les plus adéquats pour déboucher sur un potentiel terrain. L'ASBL ne dispose pas d'un siège

spécifique, ses activités s'organisent dans des structures extérieures, il est donc difficile de s'y présenter spontanément. Le téléphone constituait donc mon meilleur outil d'approche, d'accroche.

Mon interlocutrice, au début de notre conversation téléphonique ne semblait pas réceptive à ma proposition de terrain. Elle m'expliqua qu'elle fonctionnait seule, et que ma présence constituerait pour elle une perte de temps, voire une charge. Je me suis alors inscrite dans un processus de négociation, tentant de décrocher une rencontre afin de lui expliquer plus en détails mes objectifs et ma démarche. Elle m'expliqua qu'il était déjà assez compliqué de travailler seule avec 3 chiens, qu'elle n'avait ni le temps ni l'énergie pour s'occuper d'une « stagiaire ». De plus, elle en avait déjà accueilli une, et l'expérience s'était soldée par un échec. « Stagiaire », le mot était lancé, celui connu par tous mes camarades futurs-anthropologues. Dans un premier temps, l'emploi de ce terme qui me semblait inapproprié, me dérangeait. En effet, je n'étais pourtant pas là pour être stagiaire mais bien pour réaliser mon observation participante

J'ai alors tenté d'obtenir une entrevue avec elle, pour lui expliquer concrètement ce en quoi consistait mon observation participante. Elle accepta et me donna rendez-vous dans un café à Bruxelles.

Le jour J arriva. Après de multiples essayages, j'ai opté pour une tenue passe partout, ni trop décontractée, ni trop habillée. Lors de la négociation de terrain, la présentation de soi est un élément à ne pas négliger (Goffman, 1973). Je voulais mettre en scène un moi qu'Alexandra souhaiterait avoir à ses côtés durant ses activités. Lors de notre entretien téléphonique, elle m'avait semblé très franche, vraie, sans artifice. Dès mon entrée dans ce café, de par ma tenue, j'aspirais à refléter ce trait de caractère que j'avais cru percevoir, aussi futile cela puisse paraître. Goffman (1973 cité dans Aubry, Kuehni, Scalambin, 2021) exprime l'importance des premières impressions dans la construction d'une relation d'enquête. Ce sont elles qui cadrent les interactions suivantes. Ainsi, elles conditionnent le reste de la relation de terrain (Goffman, 1973 cité dans Aubry, Kuehni, Scalambin, 2021). Thibaut Besozzi met lui aussi l'accent sur la présentation de soi lors d'une enquête ethnographique, « la négociation de l'accès au terrain passe par un travail conscient de sa présentation de soi » (cité dans Aubry, Kuehni et Scalambin, 2021 : 5). C'est pourquoi lors de ma première rencontre avec Alexandra, j'ai cherché à adapter mon style vestimentaire. Bien évidemment, la présentation de soi va au-delà du simple aspect physique. Au fur et à mesure de la relation d'enquête, l'auteur adapte « sa posture, l'expression du visage, les gestes qu'il effectue » (Nizet et Rigaux, 2014 : 45), ce qui a l'avantage de lui permettre « d'apprendre par corps » (Faure, 2000).

Nous nous sommes installées à l'intérieur, c'était un café très convivial, rempli d'habitues, tout le monde semblait se connaître. L'ambiance était décontractée et chaleureuse. Je lui ai exprimé mon envie de prendre part à ses activités, en mentionnant bien que je ne souhaitais pas me mettre en posture de simple observatrice. Je voulais prendre part aux activités dans la mesure du possible et ainsi lui apporter quelque chose. Je me suis montrée pleine de motivation, et d'énergie, ce qui lui faisait défaut

d'après ses précédents dires. Elle hésita un peu, mais finalement acquiesça. Elle mit cependant une condition sine qua non « Je peux me rétracter à tout moment » me dit-elle. L'attitude d'Alexandra ainsi que ses craintes renvoyait l'idée que l'ethnographe était une charge supplémentaire dans ses activités. J'allais tout faire pour me rendre la plus utile possible. Lors de notre conversation, je tentais de rester attentive à ses réactions face à mes arguments. « Les chercheurs.euses à prêter une attention particulière aux arguments qui convainquent ou qui crispent leurs interlocuteurs, aux réactions suscitées par leur présence » (Aubry, Kuehni, Scalabrini, 2021 : 2), je me rappelle l'avoir rassurée sur le fait que ma venue pouvait s'arrêter à tout moment, lorsqu'elle le souhaitait.

J'avais donc un pied à l'étrier. J'avais réussi l'entretien informel donnant accès au terrain ! J'étais stagiaire... Au fur et à mesure de mon terrain, j'ai pu me rendre compte de l'opportunité que revêtait ce titre particulier de « stagiaire » dans la réalisation de mon enquête. L'intervenante était dans une démarche d'échange et de partage de tous les savoirs relatifs à ses interventions de médiation. Elle m'a également laissé une grande place lors du déroulement de celles-ci, me laissant la possibilité d'animer les activités. Je lui rendais également quelques services, lui permettant ainsi de se délester quant à sa surcharge de travail. Ainsi, endosser ce rôle de stagiaire était en quelque sorte un échange de bons procédés, profitable à Alexandra ainsi qu'à mon enquête.

Cependant, il est important de mentionner que la négociation d'un terrain est un processus continu et itératif (Aubry, Kuehni, Scalabrini, 2021). Rien n'est jamais acquis, et ma place s'est jouée et s'est redéfinie tout au long de ma présence à ses côtés. « A ses côtés » et non « lors des interventions de médiation » car ma présence allait au-delà des activités de médiation animale en maison de repos. J'ai eu la chance de partager bon nombre de repas avec elle, ainsi que les promenades quotidiennes de ses chiens.

### 2.3 Relation d'enquête

Ma relation ethnographique avec Alexandra s'est construite sur la durée. Le premier jour de mon terrain, nous avons pris, à sa demande, nos temps de midi séparément. Cependant, par la suite, au vu de nos contacts positifs, j'ai pu partager l'entièreté des temps de midi avec elle, dans son appartement. Une relation de confiance s'est construite entre elle et moi, au fur et à mesure du temps.

Comme l'exprime Besozzi (2021), il est important de savoir rester à sa place dans ses interactions et relations ethnographiques afin de gagner la confiance de nos interlocuteurs. Il exemplifie en mentionnant le fait de ne pas questionner à outrance les enquêtés mais de participer aux activités quotidiennes voire banales des protagonistes sur le terrain. Ces propos font particulièrement écho à ma propre expérience de terrain.

Lors de mon arrivée sur ce terrain géographiquement proche (une heure de route) mais inconnu pour moi, n'en disposant pas des codes spécifiques, il était tentant d'assommer Alexandra et mes autres interlocuteurs de questions.

Concernant mon mode de production de matériaux, j'ai eu la chance de participer pleinement aux activités ainsi qu'au quotidien d'Alexandra. Mon observation participante s'est déroulée de manière « directe par imprégnation lente et continue » (Laplantine, 2001, p. 17). Tout au long de mon terrain, Alexandra a été mon interlocutrice principale. C'est avec elle seule et les chiens que je passais la plupart du temps. Bien évidemment, lorsque nous étions en maisons de repos, j'étais en contact direct avec les résidents ainsi qu'avec les soignants. Les activités ne recouvraient jamais que trois heures sur ma journée de terrain. J'ai pu participer à son quotidien, et ce, majoritairement durant « l'entre séance », généralement de 11h à 14h. Nous dinions alors ensemble dans son appartement.

## 2.4 Présentation du terrain ethnographique

Mon immersion sur le terrain s'est principalement articulée autour d'Alexandra, ma principale source d'informations, et de ses compagnons canins. Alexandra, une femme d'environ cinquante ans, est intervenante en médiation animale depuis une dizaine d'années. Elle est la propriétaire de quatre chiens, mais seuls trois d'entre eux l'accompagnent dans ses activités professionnelles. Parmi eux, Funky, Malia et Ulli sont des podencos, tandis que Yoda est un yorkshire toy.

En ce qui concerne leurs implications dans les activités de médiation, seuls Malia, Funky et Yoda sont les partenaires de travail d'Alexandra. Ulli, en revanche, ne participe pas aux activités. En effet, ce dernier est assez craintif et réagit mal à tous les stimuli environnants, ce qui limite sa capacité d'intervention dans le cadre de la médiation animale et à s'inscrire dans une relation adéquate avec les potentiels bénéficiaires.

Mon ethnographie s'est étendue sur plusieurs mois, de mi-octobre jusqu'à fin mars. La fréquence de ma venue sur le terrain était assez variable selon les semaines. Certaines semaines, je pouvais m'y rendre jusqu'à quatre fois.

Une journée type lors de mon terrain se constituait de deux séances d'interventions assistées par l'animal. Cependant, ces activités ne recouvraient pas l'entièreté de la journée. J'avais également la chance et l'opportunité de prendre part au quotidien d'Alexandra. Entre les séances, sur le temps de midi, nous allions promener les chiens. Je dinais avec elle et ses chiens dans son appartement. Ainsi, je pouvais observer la relation qu'elle entretenait avec ses compagnons en dehors du cadre des activités de médiation.

Les séances de médiation s'organisaient majoritairement sous la forme d'activités collectives. Il est arrivé cependant qu'en raison du profil spécifique de certains bénéficiaires, des activités individuelles en chambre soient prévues. Les activités étaient pensées et conçues dans une perspective d'adaptation en regard du public participant. Ces activités revêtaient très souvent une forme ludique au cœur desquelles le chien était impliqué.

#### *2.4.1 Déroulement type d'une activité collective*

Lors des activités collectives, les bénéficiaires sont disposés en cercle et en position assise (chaise, chaise roulante,...). Alexandra et ses chiennes sont au centre de celui-ci. Cette disposition vise ainsi à ce que toute l'attention des bénéficiaires soit portée vers l'intervenante et ses chiens. La séance débute toujours par une activité brise glace appelée par Alexandra « un tour de biscuits ». Les bénéficiaires choisissent alors un chien et lui donne un biscuit canin. Tout comme l'explique Michalon (2014), il s'agit ici d'une forme de rituel de salutation entre les chiens et les résidents.

Les bénéficiaires accompagnent souvent ce premier don de biscuits de quelques caresses, et d'un bonjour souvent agrémenté de quelques mots doux à l'égard des chiennes, « Oh bonjour ma fille, que tu es belle ! ». Dès cette amorce, des aspects sensoriels et langagiers se voient mobilisés, tout au moins pour les bénéficiaires en capacité de s'exprimer.

Une fois ce premier contact effectué entre le chien et le bénéficiaire, Alexandra entame alors des explications relatives au « jeu » suivant. Lors de mon ethnographie, j'ai ainsi pu assister à différentes formes d'activités. Certaines revêtaient un caractère plutôt réflexif, sous la forme de devinettes ou d'énigmes. Ce type de jeu utilisait très souvent des cartes spécifiques comme supports. Sur celles-ci pouvaient alors être inscrites des devinettes, toujours sur le thème des animaux. D'autres jeux étaient basés sur des photos d'animaux. Malia ou Funky avait alors sur le dos un harnais munis de grandes poches. Les cartes étaient logées dans les poches. Le bénéficiaire devait alors fournir un effort physique plus ou moins grand selon son état psychomoteur, pour parvenir à prendre une carte. Après cela, il récompensait le chien avec un biscuit. Ainsi, le bénéficiaire était alors au contact de l'animal. La devinette en soi n'était pas l'objectif premier, mais cette activité visait plutôt la mise en relation avec l'animal.

D'autres activités requièrent un accompagnement plus soutenu du chien par le bénéficiaire, une mobilisation plus importante du résident en vue d'une collaboration homme/animal plus spécifique. A titre d'exemple, une fois la carte tirée, une action y était représentée : faire passer le chien dans un petit tunnel, lui faire sauter un obstacle.... Ainsi, après avoir décrypté et identifié l'action représentée sur la carte, le bénéficiaire se mettait en mouvement pour guider le chien et le récompenser une fois la tâche adéquate effectuée. Le résident peut alors passer du statut de soigné à celui de soignant notamment lorsque l'action demandée consiste à conférer des soins spécifiques à l'animal (brossage...).

Toutefois, même si les activités collectives constituent la majorité des interventions réalisées par Alexandra, de courtes séances individuelles peuvent s'organiser.

#### *2.4.2 Déroulement type d'une activité individuelle*

Celles-ci n'ont pas lieu dans l'entièreté des établissements pour des raisons d'organisation interne et revêtent un caractère plus ponctuel. Ce type de séance prend la forme d'une déambulation de chambre en chambre et vise spécifiquement un public inapte aux activités de groupes, soit pour des raisons de mobilité ou de comportements inadaptés dans ce cadre.

Généralement, Alexandra connaissait déjà les bénéficiaires et ciblait donc les potentiels intéressés par ce type de visite. Nous passions alors dans les chambres avec les chiens, afin d'interagir individuellement avec le résident. Il peut ainsi bénéficier d'un moment privilégié avec les chiens.

Cependant, il me semble pertinent de souligner que d'après mes observations de terrain, la présence d'Alexandra est autant appréciée que celle des chiens. En effet, lors de ce type de séance, les bénéficiaires bénéficient d'un moment en tête à tête avec elle et ses partenaires canins. Les résidents sont alors heureux de pouvoir discuter avec quelqu'un d'extérieur à leur lieu de résidence, tout en bénéficiant du contact avec l'animal, qu'ils choient et caressent le temps de la rencontre. Après chaque visite, les résidents nous remercient systématiquement de leur avoir accordé un temps de discussion singulier. Les différentes situations abordées ci-dessus seront exemplifiées et analysées dans la suite de cet écrit.

Mon terrain ethnographique était caractérisé par une participation active de ma part. En m'impliquant dans les activités de médiation animale aux côtés d'Alexandra et de ses chiens, mon principal objectif était de percevoir et de comprendre les dynamiques et les interactions qui façonnent sa pratique. Je cherchais à explorer les multiples dimensions de la relation entre l'homme et l'animal dans un contexte de médiation animale. En documentant mes observations et en recueillant des témoignages auprès d'Alexandra et de ses bénéficiaires, je cherchais à construire une compréhension holistique de la médiation animale et de ses impacts sur tous les protagonistes en présence (médiatrice, chiens, bénéficiaires...). En outre, mon objectif était d'explorer les pratiques rencontrées dans la mise en œuvre de ces interventions.

### 3. Relations entre l'intervenante et ses chiens

#### 3.1 Pluralité de statuts chez les chiens médiateurs

Dans le cadre des activités de médiation animale dans lesquelles je me suis immergée, les chiens occupent une place centrale en tant que partenaires aux côtés de l'intervenante en médiation animale, mais également en tant que partenaire de travail, du point de vue de l'intervenante.

Cette double-casquette apporte une dimension unique à leur rôle et à leurs interactions tant avec les bénéficiaires qu'avec la médiatrice. Lors de mon ethnographie, j'ai ainsi pu observer ce statut particulier qu'endossent Malia, Funky et Yoda. Toutes les trois, avant d'être des chiennes de médiation, étaient avant tout les chiennes de compagnie d'Alexandra. Ainsi, elles assurent un double rôle dans la relation avec leur maîtresse. Tantôt membres de la famille à part entière, tantôt partenaires de travail, elles jonglent sans le savoir avec ce double statut et les rôles y afférant.

#### 3.2 Relation plurielle entre l'intervenante et ses chiens

Tant lors des activités de médiation animale que dans la sphère privée et domestique avec leur maîtresse, les interactions entre les chiennes et Alexandra peuvent toujours révéler un certain paradoxe. En effet, comme l'écrit Albert Piette (2002), les relations entre le chien et l'homme sont asymétriques et particulières. « La place d'un chien dans une famille est directement dépendante d'un dressage qui consiste en un acte autoritaire » (Piette, 2002 : 93). Cette éducation canine, ce dressage donné par le maître possède la spécificité de donner à celui-ci une prise, un contrôle sur le chien. Cette recherche de maîtrise de l'animal donc de dressage, implique une certaine volonté d'extraire le chien de son animalité, de « la vie sauvage » (Piette, 2002 : 93). Ce dressage peut être perçu comme une soumission, une subordination de l'animal vis-à-vis de son maître (Piette, 2002).

##### *3.2.1 Dressage et comportement adéquat*

En effet, réaliser des activités avec des chiens en maison de repos requiert un comportement adéquat dans le chef du chien (une réceptivité à suivre les consignes données, un comportement dénué d'agressivité, une sociabilité accrue...).

Lors de mon terrain, j'ai pu être témoin de l'importance de cette subordination. Le chien doit toujours se montrer docile, que ça soit lors de déambulations préalables aux activités au sein de l'établissement lors de notre arrivée ou, dans le cadre des séances proprement dites. Ses chiennes doivent la suivre dans les déplacements qu'elle effectue au sein de la maison de repos, vraisemblablement afin de ne pas

perturber le fonctionnement de la structure. Lorsqu'une chienne s'éloignait trop de sa référente (Alexandra), celle-ci était directement rappelée à l'ordre.

Lors des séances de médiation, l'obéissance et la coopération de l'animal sont des éléments primordiaux.

Cependant, j'ai pu assister à des moments de désobéissance des trois chiennes de manière isolée. Lorsque ces débordements dans le chef des chiennes sont à remarquer, des tensions se créent presque systématiquement entre Alexandra et elles. Dans un premier temps, Alexandra tente alors de les recadrer. Pour se faire, elle utilise différentes intonations. D'abord, elle emploie d'abord la douceur afin de les remettre aux ordres. Cependant, lorsque ces dernières se montrent plus dissipées et moins obéissantes, Alexandra opte pour un ton plus ferme voire parfois, menaçant.

Piette (2002) souligne que ces paroles et tonalités spécifiques sont presque toujours accompagnées d'expressions gestuelles et faciales, ce qui était particulièrement présent chez Alexandra. Celle-ci possède un non-verbal paradoxalement très parlant. Lors des premières demandes adressées aux chiennes, l'intervenante employait un ton doux accompagné d'un visage détendu et ne manifestait aucun geste. Mais lorsqu'elle devait se montrer plus autoritaire et que l'énervement l'envahissait, ses mâchoires se crispaient. Elle avait également l'habitude de faire un geste avec le bras, qu'elle tendait en pointant du doigt l'endroit où elle souhaitait que les chiennes se positionnent. Selon les situations et le bon vouloir de ces dernières, le curseur d'autorité et de fermeté accompagné de sa palette de tons et de gestes, oscillait tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre. Digard (1999 : 109, cité dans Piette, 2002) exprime que « l'action domesticatoire répond à une logique de pouvoir et de séduction sur l'animal ». Ces propos semblent particulièrement pertinents à mettre en parallèle avec les comportements d'Alexandra vis à vis de ses chiennes, observés lors de mon ethnographie.

Ce dressage, cette « action domesticatoire » (Digard, 1999) restent cependant à mettre en perspective car elle n'est pas la panacée au bon déroulement d'une séance de médiation optimale mais en constitue quand même une étape non négligeable, raison pour laquelle, le quatrième chien d'Alexandra ne participe plus aux activités. En effet, celui-ci a fait l'objet d'une action domesticatoire inadéquate (violence), préalable à son adoption par Alexandra. Ses comportements rendent impossibles toute immersion dans les activités gérées par sa maîtresse dans le cadre des maisons des repos.

Dans le même ordre d'idée, Beiger et Dibou (2017) prônent une domestication préalable aux activités de médiation animale dans la perspective d'adoption par l'animal d'un comportement adéquat lors des séances. De plus, ils soulignent l'importance d'un état d'esprit particulier chez l'animal. En effet, ce dernier endosse un rôle social particulier et doit ainsi faire preuve d'une sociabilité accrue, d'un réel intérêt pour le contact humain (De Villers, 2016). De Villers (2016) exprime que tous les chiens ne possèdent pas les mêmes aptitudes sociales intra et inter espèces. Ce comportement requis est-il le fruit d'un long travail d'apprentissage, ou fait-il partie intégrante des gènes de l'animal, inné dès la

naissance ? Ces deux éléments (la domestication et les aptitudes sociales) revêtent un caractère prépondérant afin que la séance se déroule de la façon la plus efficiente possible.

### *3.2.2 Apprentissages spécifiques chez les chiens*

De plus, dans leur ouvrage, Beiger et Dibou (2017) s'attardent sur le rôle de l'apprentissage, et ce, dès le plus jeune âge. Ils prônent un dressage de l'animal de son quatrième mois à son quinzième mois. Cependant, ces aspects ne reflètent nullement la réalité de terrain à laquelle j'ai été confrontée. En effet, les chiens intervenants en médiation lors de mon terrain, ont tous été recueillis à un âge variable, mais toujours relativement avancé (5ans, 10 ans...).

L'apprentissage spécifique dans le cadre de la médiation n'a donc pas pu se réaliser d'emblée, comme le préconisent ces deux auteurs. En effet, Malia et Funky sont toutes deux issues de refuges espagnols. Avant d'y être prises en charge, elles étaient ce que l'on appelle communément « des chiennes de rues ». Yoda a également été recueillie par Alexandra à un âge assez tardif, approximativement vers ses 10 ans. Elle était une chienne de famille, relativement délaissée en termes de soins et d'affection et se révélait peu éduquée.

De Villers (2016) exprime que pour la majorité des personnes qui souhaitent intégrer des chiens dans des pratiques psychosociales, le choix de l'animal « se fait en fonction d'une situation donnée, où interviennent des éléments contingents de vie et des affinités électives » (De Villers, 2016 : 222). Ce fut typiquement le cas pour Alexandra. C'est après l'adoption de ses chiennes et la bonne entente avec celles-ci, qu'elle a finalement choisi d'en faire ses partenaires de travail et de rediriger sa carrière. En effet, Malia, Funky et Yoda possèdent toutes les trois un certain goût pour le jeu et pour le rapport à l'objet, mais surtout de fortes dispositions sociales se traduisant par une absence relative de méfiance et de peur de l'inconnu (De Villers, 2016). Ces dispositions semblaient être un terreau fertile à la construction de chiens de médiation.

### *3.2.3 Dimension de « particularité » au sein de la relation chien/intervenant*

Un autre élément notable au sein de la relation qu'entretient Alexandra avec ses chiens est la notion « de particularité » (Piette, 2002). La dimension de particularité résulte de la relation entre un animal particulier, dans un cadre particulier, avec un ou des humains tout aussi particulier(s) (Piette, 2002). Dans le cadre de mon terrain, ces singularités se cristallisent dans la relation entre Alexandra et ses chiens. Cependant, le cadre, lui, n'était pas une donnée fixe mais se révélait variable. Cet

environnement fluctuait tout au long de mon ethnographie : différentes maisons de repos, le domicile d'Alexandra, différentes promenades proposant une variété d'itinéraires, divers lieux de loisirs (parcs,...).

Cette relation entre la maitresse/intervenante et ses chiens n'est pas transposable avec d'autres humains. Entre le chien et l'humain concerné, il y a un réel processus de familiarisation (Piette, 2002). Piette (2002) mentionne cet aspect dans le cadre d'une relation dite « domestique » entre un chien et son maître. Comme abordé précédemment, les chiens d'Alexandra, avant d'être ses partenaires de travail sont ses animaux de compagnie. Ainsi, cette particularité est de mise dans le cadre du travail exercé par Alexandra et ses partenaires. Lors de mon ethnographie, j'ai pu constater et témoigner de ce lien particulier entre ces protagonistes. Durant les séances, les chiennes tentent perpétuellement de garder un contact avec Alexandra, même lorsqu'elles sont engagées dans une action avec un bénéficiaire. Ainsi, Funky cherche le regard d'Alexandra dès qu'elle le peut. Il en va de même lors de moments de « flottement » durant les activités, Funky vient très souvent reprendre place auprès de sa maitresse.

Selon Piette (2002), l'attention accordée au chien par son maître se rapproche fortement de l'attention donnée à un enfant par un parent. Mais est-il pertinent de dire que lors des mes observations relatées ci-dessus, toujours en lien avec la notion de particularité (Piette, 2002), le comportement de Funky semblait-il s'apparenter à celui d'un enfant vis-à-vis de sa maitresse et partenaire de travail, Alexandra ? Ai-je analysé ces scènes sous un prisme empreint d'anthropomorphisme ?

## 4. Dispositif

Après avoir abordé dans un premier temps la « particularité » (Piette, 2002) de la relation entre l'intervenante et ses chiens de médiation, leur double statut à savoir, chiens de compagnie et partenaires de travail, mais également les notions d'apprentissage et d'obéissance, cette partie s'attachera à la notion de dispositif.

Je vais d'abord tenter de définir la notion de dispositif d'après différents auteurs, pour ensuite aborder les différents éléments qui le composent, relevés durant mon ethnographie.

### 4.1 Qu'entendre par dispositif ?

Si l'on se réfère à la définition d'inspiration Foucauldienne de Michalon, « le dispositif englobe les savoirs, les acteurs et les réseaux » (Michalon, 2014 : 202). Cet auteur souligne l'importance du cadre lors des thérapies, à savoir, les espaces, les bâtiments ainsi que les équipements. Autrement dit, « Toute la matérialité de ce qui rend un dispositif efficient » (Michalon, 2014, p. 202). Au sein du dispositif peuvent se trouver deux types d'éléments : matériels (objets,...) et immatériels (trame de soins, relations, techniques de médiation,...). Lors du travail ethnographique, il devient alors possible de percevoir les relations entre ces éléments matériels, et ceux d'autres natures (organisationnels, symboliques, etc) (Michalon, 2014).

Dans le cadre de mon terrain, la notion de dispositif a particulièrement émergé. En effet, si je me réfère à la définition proposée par Michalon, les interventions auxquelles j'ai pu assister, englobaient un panel d'éléments, matériels ou non, ce qui m'a permis de structurer ma réflexion.

J'ai ainsi pu me pencher sur des éléments concrets tels que l'utilisation de matériel spécifique (brosses, balles, biscuits, etc) mais également des éléments immatériels faisant partie intégrante du dispositif (humour, créativité, appel aux souvenirs,...). Dans cette partie, je vais donc m'attarder sur les points qui m'ont semblé être les plus récurrents et les plus pertinents dans une perspective d'efficience du dispositif.

Les éléments matériels et immatériels présentent une certaine redondance tels que l'organisation de l'espace ou encore les trames de soin. En ce qui concerne l'organisation spatiale, je vais m'inscrire dans la définition qu'en fait Michalon (2014). Il exprime qu'il faut comprendre les espaces, les bâtiments, les pièces dans lesquels se déroulent les différents « soins thérapeutiques » (Michalon, 2014) et ainsi que l'agencement des objets.

Ainsi, dans un premier temps, j'aborderai l'importance du contexte et de l'environnement au sein des séances de médiation. Par la suite, je m'appuierai sur le concept de « soma », élaboré par Csordas

(1993). Ce « soma » propose de prendre le corps, non pas comme objet isolé, mais de percevoir celui-ci en relation avec tout ce qui l'entoure. Cet aspect fait particulièrement sens dans le cadre d'activités de médiation animale, au sein desquelles l'espace et les éléments qui le composent occupent un rôle prépondérant dans l'efficacité des séances.

## 4.2 Contexte et environnement, guides de l'action ?

Ainsi, les éléments matériels ou immatériels (trame de soin) impactent le corps et les modes « d'attention somatique » (qui se réfèrent au vécu du corps) (Csordas, 1993). L'inscription d'un geste dans un environnement n'est jamais anodine. Le dispositif, l'espace et le lieu, génèrent un certain type de geste. Comme Csordas (1993 : 138) l'exprime, « s'intéresser à une sensation corporelle, ce n'est pas s'intéresser au corps en tant qu'objet isolé, mais s'intéresser à la situation du corps dans le monde ». Le dispositif et l'espace au sein duquel les activités s'organisent, occupent un rôle non négligeable en ce qui concerne les modes d'attention somatiques, comme ceux-ci sont culturellement élaborés (Csordas, 1993 : 138). Par modes d'attention somatique, il faut comprendre la façon dont les individus exercent leur attention et agissent corporellement, comment ils ressentent le monde au travers de leur expérience corporelle. D'après Csordas (1993), ce soma, ce corps vivant, s'inscrit dans le lieu où il se situe et avec lequel il entre et construit une relation.

D'ailleurs, Birke (2017, cité dans Pettit et Brandt 2022 : 6) met également l'accent sur l'importance du lieu concernant les relations inter-espèces, « les engagements sociaux inter-espèces sont donc déterminés par le lieu où ils se produisent ». Ainsi, il n'était pas rare lors des séances organisées de constater l'intérêt croissant des chiens vers des restes de nourriture se trouvant sur les vêtements des résidents ou sur le sol, parfois au détriment de demandes spécifiques qui leur étaient adressées. Dans le cadre de mon terrain, le concept de « soma » (Csordas, 1993) m'a semblé pertinent tant dans le chef du bénéficiaire et de l'intervenant, que dans celui de l'animal.

Le lieu où se déroule les séances de médiation revêt une importance indéniable. Cet aspect s'est avéré évident dès le début de mon terrain. En effet, nous avons dû faire face à un changement de local dans une institution pour des raisons organisationnelles internes. Habituellement, la séance s'organisait dans une salle spécifique. Cependant, ce jour-là, nous avons été invitées à occuper la salle à manger. Alexandra n'a pas manqué de marquer son mécontentement. Au départ, je n'ai pas très bien perçu en quoi ce changement constituait un problème. La salle était dotée d'une baie vitrée et était donc très lumineuse. De plus, cette pièce me semblait adéquate car spacieuse, avec de nombreuses tables et chaises. L'ensemble de ces éléments constituait pour moi un environnement propice au bon déroulement d'une séance. Pourtant, dès l'information de changement et l'annonce de l'occupation de cette salle, le visage d'Alexandra s'est subitement fermé. Elle m'a alors demandé de garder les chiens en laisse, car à son sens, il resterait vraisemblablement de la nourriture au sol, qu'ils s'empresseraient

d'essayer de manger. Leur attention se trouverait mobilisée par ces restes alimentaires au détriment des ordres auxquels ils devraient se conformer. Les craintes d'Alexandra se sont révélées exactes puisque lors du déroulement de l'activité, les chiens devaient se déplacer en liberté. Funky et Malia ont alors disparu, cherchant à se délecter de la moindre miette résiduelle. Durant l'entièreté de l'activité, les chiennes se sont montrées dissipées. Dès que l'occasion s'offrait, elles quittaient le cercle formé par les résidents, et partaient à la recherche de nourriture. Ces divers éléments ont rendu le déroulement de l'activité compliqué, d'autant plus que l'agacement d'Alexandra croissait au fur et à mesure de leurs escapades gourmandes.

Cette situation exemplifie de façon assez concrète l'importance du cadre et l'influence qu'il peut avoir sur la séance, sur ses protagonistes, ainsi que sur le corps de ceux-ci. Dans le cas présent, l'attention des chiens n'était plus focalisée sur les diverses demandes des bénéficiaires et de leur maitresse mais sur une recherche incessante de nourriture.

Csordas (1993) applique ce concept de « soma » au corps humain. Cependant, j'aimerais oser, dans le cadre de mon terrain, l'appliquer au corps animal au sein des séances de médiation. En effet, comme dans l'exemple relaté ci-dessus, le corps vivant de l'animal est engagé dans un contexte bien particulier. Au sein de cet extrait, les chiens se trouvent dans un endroit inhabituel, où la nourriture leur est accessible. Leurs corps est un corps vivant, sensible et transformable en fonction du contexte environnant (Csordas, 1993). Par le biais de cet environnement et la présence de nourriture au sein de celui-ci, les attitudes et actions des chiens se voient ainsi modifiées. Leur corps peut être perçu comme un lieu d'expériences sensorielles interagissant avec l'espace (Csordas, 1993). Le corps de l'animal n'est pas un objet ou sujet détaché de son environnement, il interagit avec ce dernier.

Ces divers aspects m'amènent à souligner l'importance prépondérante que revêt l'environnement dans le cadre de l'organisation de ces séances. Afin d'aller plus loin dans ma réflexion, il me paraît pertinent de mettre en relation cet aspect environnemental avec les différents « guidages » relevés par Michalon (2014).

### 4.3 Quels guidages ?

Ainsi, afin d'établir ou de préserver la relation entre l'animal et le bénéficiaire au sein du dispositif « thérapeutique », Michalon (2014) distingue deux formes de guidages.

Les « guidages souples » sont constitués d'incitations verbales, de recadrages physiques...

Les « guidages durs », quant à eux, se matérialisent dans des agencements spatiaux, des barrières, des objets,... (Michalon, 2014 : 275). De nombreuses entités matérielles (« guidages durs ») jouent un rôle prépondérant au sein des thérapies, dictant parfois même celles-ci. Dans l'exemple mentionné ci-

dessus, le local où s'organise la séance en dicte le déroulement. Ici, la séance n'a pu se réaliser dans une atmosphère sereine et détendue, de nombreuses tensions se sont fait sentir en raison de la présence de nourriture.

### 4.3.1 Guidages durs

Selon Michalon (2014), ces « guidages durs » équipent la relation. Il complète son propos grâce à la définition de Dominique Vinck (2006) qui décrit le concept d'équipement à travers deux dimensions : attributs et processus.

Par équipement comme processus, elle se réfère au fait d'ajouter à son corps nu certaines externalités. En effet, dans le sens commun, il s'agit de s'équiper, « ces externalités complémentaires sont destinées à nous suivre partout » (De Vinck 2016, citée dans Michalon, 2014 : 275). Il peut s'agir de vêtements de sport, de chaussures adaptées à la pratique choisie etc. Par exemple, dans le cadre de mon terrain, Alexandra et moi veillions toujours à être vêtues d'une tenue confortable. Lors de nos activités de médiation, nous avons l'habitude de revêtir des tenues confortables qui nous permettaient une grande liberté de mouvement. Ces vêtements, choisis spécialement pour leur praticité, nous offraient la possibilité de nous déplacer avec aisance. Effectivement, nos choix vestimentaires se révélaient d'autant plus pertinents étant donné que nous avions l'intention d'effectuer de longues marches pour accompagner les chiens en promenade entre la séance du matin et celle de l'après-midi. La prévoyance dans notre habillement nous assurait le confort nécessaire pour parcourir ces distances, nécessaires au défoulement et tout au bien-être des animaux sous notre responsabilité. En effet, ces derniers avaient besoin de s'ébattre.

De plus, Michalon (2014) transpose cette notion d'équipement à l'animal, et plus particulièrement aux chevaux lors de l'équithérapie. Toutefois, équiper l'animal prévalait également avec les chiens, lors des séances données par Alexandra sur mon terrain.

Ainsi, cette question de l'équipement, et plus précisément celle qui concerne l'animal, est particulièrement pertinente dans le cadre des séances effectuées par Alexandra. Comme l'exprime Michalon (2014), tout au long de la séance, il s'agit d'équiper l'animal à l'aide de différents objets, et ce, dans le but de « favoriser la relation et l'interaction entre le bénéficiaire et l'animal » ( Michalon, 2014 : 275). Effectivement, même lors de simples déambulations à l'intérieur de la maison de repos, il était de rigueur d'utiliser une laisse afin de maintenir un contrôle sur les chiens. Cela permettait de prévenir toute situation potentiellement délicate et de veiller à ce que nos compagnons canins restent à nos côtés en toutes circonstances. Dans ce cas présent, équiper la relation (entre le chien médiateur et l'intervenant) par le biais de la laisse, visait un but préventif et un gain de temps. En l'absence de laisse, les chiens avaient tendance à errer çà et là, se dispersant dans différentes directions et s'aventurant au sein de la maison de repos.

Dans le même ordre d'idée, dans le cadre des séances, les chiens étaient équipés de harnais spécifiques pourvus de différentes poches permettant d'y glisser différents objets (cartes, images...). Cet accoutrement visait à travailler la psychomotricité des bénéficiaires qui devaient se mouvoir (se pencher, tendre le bras...) pour y retirer l'objet (cartes).

Dans le chef du bénéficiaire, l'aspect relatif aux guidages durs (Michalon, 2014) se matérialise par des éléments environnementaux d'organisation spatiale. Les bénéficiaires sont disposés en cercle, sur des chaises etc. En ce qui les concerne, j'ai pu remarquer que le choix de la salle dans laquelle se déroule la séance a peu d'impact.

Mais qu'en est-il de la relation entre le bénéficiaire et l'animal ? Comment cette relation « s'équipe t'elle » ? En effet, lors de moments dédiés aux soins de l'animal, avec le brossage par exemple, le bénéficiaire a à sa disposition un panel de différentes brosses afin de panser l'animal, ou de lui prodiguer certaines marques d'affection (caresses) au travers de ces objets (Michalon, 2014).

L'ensemble de ces équipements et objets ont pour objectif majeur de stimuler et d'encourager les interactions entre le bénéficiaire et l'animal. Ces outils sont spécialement conçus pour faciliter les échanges, renforcer les liens affectifs, et favoriser une relation « thérapeutique » entre les deux parties impliquées. Michalon (2014) souligne le fait que ces modalités spécifiques ont été incorporées par l'animal au travers de l'apprentissage d'une éducation spécifique.

Parmi les nombreux équipements et accessoires que j'ai pu observer lors de mon expérience sur le terrain, une variété d'éléments essentiels tels que des friandises, des brosses, des supports visuels pour des jeux interactifs, des cerceaux, un tunnel, ainsi qu'un petit parcours d'obstacles pour les chiens étaient utilisés.

Alexandra disposait d'une large gamme d'équipements et de matériel lui permettant de proposer de nombreuses activités spécifiques. Certaines d'entre elles nécessitaient une préparation accrue et un équipement spécifique (circuit de psychomotricité...), tandis que d'autres étaient principalement axées sur l'interaction directe avec les chiens (« tour de biscuits », activité sensorielle majoritairement orientées vers les caresses...), ne nécessitant pas de matériel particulier.

Ces différents objets, friandises, brosses et même un dossard spécifique à enfiler au chien lors des activités, étaient soigneusement sélectionnés pour permettre au bénéficiaire d'entrer en contact physique direct avec l'animal. Toutefois, au vu du public cible, l'utilisation première de ces équipements était parfois détournée. En effet, lorsque les bénéficiaires étaient atteints de démences plus ou moins avancées, ces objets étaient parfois détournés de leur utilisation première. L'exemple le plus récurrent était les brosses destinées aux chiens. Les résidents pouvaient parfois s'en munir afin de se refaire une beauté... Ce qui ne manquait pas de faire rire les soignants, ou d'autres bénéficiaires davantage orientés. Un autre exemple fréquent était l'usage détourné des biscuits pour chiens, où certains bénéficiaires ne les donnaient pas à leurs animaux mais les consommaient eux-mêmes. Dans

ce type de situations, l'humour était alors un moyen de dissiper le malaise, de rebondir, et de passer à la suite de l'activité. L'emploi de l'humour au sein des séances sera abordé dans une partie spécifique au cours de cet écrit.

### 4.3.2 Guidages souples

Quant aux guidages souples, selon Michalon (2014), ils peuvent se révéler être des incitations verbales ou encore des recadrages physiques.

Dans le cadre de mon terrain, mes observations se sont traduites par l'émergence de ces deux types de guidages. En ce qui concerne les guidages souples (Michalon, 2014), il me paraît judicieux de les mettre en lien avec « l'éducation de l'attention » (Ingold, 2001).

Ainsi, au cours des séances avec l'animal, l'intervenant va en quelque sorte éduquer l'attention du bénéficiaire. Selon Ingold (2001), on ne transmet pas des représentations, mais des attentions. La construction d'une attention "cyno-thérapeutique" implique la transmission de différents points d'attention, adaptés au contexte spécifique. Pour développer cette forme d'attention, l'intervenant vise notamment à faciliter la mise en contact du bénéficiaire avec l'animal, comme le souligne Michalon (2014). En général, ces interactions se produisent de manière spontanée et peuvent revêtir différentes formes, telles que les caresses ou le pansage, comme décrit par Michalon (2014).

Mais est-il pertinent de parler d'une éducation de l'attention dans le chef de l'animal, de l'intervenant et du bénéficiaire ? Se rejoignent-ils dans une certaine éducation de l'attention ?

Mes observations de terrain m'ont permis d'être le témoin direct de l'éducation de l'attention. Il était fréquent d'observer Alexandra guider les bénéficiaires pour orienter leur attention lors des activités. Elle les encourageait à interagir avec l'animal, à toucher le poil du chien notamment.

Ce guidage pouvait revêtir l'aspect d'une interaction physique, où l'intervenante prenait la main du bénéficiaire pour l'accompagner dans le geste de toucher, de caresse. Ces actions étaient accompagnées d'incitations et d'explications verbales, où elle indiquait précisément à quel endroit caresser l'animal, décrivait et commentait l'action en train de se produire : "*Nous caressons le ventre de Yoda, observez, elle apprécie beaucoup*". Son objectif était de focaliser l'attention des bénéficiaires sur l'action en cours. Ce processus entraînait un changement de statut pour le bénéficiaire. En effet, grâce à cette éducation de l'attention, il passait du rôle de "personne soignée" à celui de "donneur de soins".

En utilisant le terme "caresse", une action spontanée telle qu'une marque d'affection se transformait en un geste significatif : une vérification potentielle de la présence d'une anomalie sur le corps de l'animal, ou encore un parallèle entre le corps de l'animal et du bénéficiaire comme le souligne

Michalon (2014). En effet, certains bénéficiaires désorientés montraient quelques difficultés à identifier les différentes parties de leur propre anatomie ainsi que celle de l'animal. D'ailleurs, une activité utilisait un dé sur lequel figuraient les différentes parties du corps de l'animal à caresser. L'objectif était que le public caresse la partie qui apparaissait sur le dé. Et là aussi certains bénéficiaires éprouvaient de réelles difficultés à l'identifier. Les soignants présents ainsi que l'intervenante faisaient alors le parallèle entre le corps de l'animal et celui de l'humain par le biais du toucher.

Il est essentiel de mettre en lumière que l'encadrement des gestes de caresse qui visait majoritairement deux catégories de public : d'une part, ceux éprouvant des difficultés motrices, et d'autre part, ceux affectés par différents stades de démence, allant de légers à avancés. Les bénéficiaires qui conservaient une certaine mobilité physique manifestaient spontanément, voire instinctivement, cet acte de tendresse. Une attention particulière sera portée dans cet écrit à l'exploration des caresses, de leur(s) rôle(s) et de leur(s) signification(s), dans la section abordant le thème du corps et des sens.

#### 4.4 Cadre et co-construction

Après m'être attachée aux aspects relatifs aux différents types de guidages (Michalon, 2014), à la matérialité de l'espace spécifique dans lequel se déroulent les activités et aux différentes formes de recadrage usités par l'intervenant, je vais à présent me pencher sur la notion de cadre dans une perspective qui ne revêt pas un unique aspect de matérialité.

Pour se faire, dans un premier temps, je vais principalement me référer à la notion « d'écotone », développée par Véronique Servais et Bénédicte de Villers (2012) afin d'approfondir le rôle et les apports de la conception spatiale au sein des séances de médiation. Celles-ci soulignent la formation d'un nouvel espace-temps lors des séances, une forme de nouvel espace co-construit par les différents acteurs en présence et donc plus uniquement relatif à la matérialité et à l'environnemental.

Ensuite, j'aborderai les « cadres de l'expérience » de Goffman (1974). Ce concept de Goffman me semble faire écho dans le cadre de mon terrain, et ce, particulièrement concernant l'idée que « le soi » présent lors des séances peut résulter d'un effet de cadrage. Un cadre spécifique laisserait donc émerger un soi spécifique. J'ai pu observer cette émergence chez les bénéficiaires participant aux séances présentées par Alexandra. Toutefois, le bénéficiaire n'est pas le seul à être impacté par ce cadre particulier qu'est la séance de médiation. Tous les protagonistes en présence (intervenante, et chiens) se voient définis ou redéfinis par le contexte.

#### 4.4.1 L'écotone

Servais et De Villers (2012) s'ancrent dans une conception spatiale de la technique de la médiation animale. En effet, l'inscription d'une action, d'un geste, d'une interaction dans un environnement n'est jamais anodine. Rémy (2015) prône également le fait qu'un individu et ses actions sont toujours « situés et insérés dans un environnement » (Rémy, 2015 : 301). La psychologue Emmanuelle Fournier Chouinard (2023) met, elle aussi, l'accent sur cette notion spatiale, en qualifiant la zone de rencontre inter-espèces comme un espace, un cadre « humanimal ». Les protagonistes ne sont plus donc uniquement positionnés dans un environnement spécifique, mais s'inscrivent dans un schéma relationnel, interagissant les uns avec les autres.

Servais et De Villers (2012) proposent de dépasser la conception linéaire de l'animal en médiation, perçu comme un simple relais du thérapeute ou de l'intervenant. En effet, au sein de cette conception, l'animal était perçu comme une sonde, comme un outil capable d'atteindre des zones où le thérapeute (plutôt l'intervenant en médiation dans le cadre de mon terrain) était jusque-là incapable d'atteindre. Par conception linéaire, il faut entendre une réification de l'animal comme outil. Ainsi, il peut aller toucher le bénéficiaire de soins là où le soignant n'est pas capable d'aller (Servais, De Villers, 2012). Cependant, ces deux auteurs s'accordent sur les manquements de cette définition, et tentent de la dépasser.

Durant mes observations ethnographiques, l'animal permettait effectivement une entrée en contact dans le chef de certains bénéficiaires lorsque cette dernière n'était pas efficiente avec l'intervenante. L'animal, et ce, d'autant plus avec un public porteur de démences, se révèle avoir plus de facilité à entrer en communication avec le bénéficiaire. Ainsi, j'ai pu être le témoin de plusieurs tentatives de mise en contact et de communication de la part d'Alexandra avec des bénéficiaires plus ou moins déments. Cependant, ces derniers montraient de fortes difficultés à interagir avec elle, comme si les codes communicationnels ne semblaient pas partagés par les deux protagonistes. Le regard du bénéficiaire atteint de démence était souvent difficile à mobiliser. Celui-ci ne semblait pas répondre non plus aux diverses sollicitations verbales. Tandis que, lorsque l'animal entrait en scène, le bénéficiaire montrait presque systématiquement un certain intérêt vis-à-vis de ce dernier. Le chien, soit posé sur ses genoux, ou devant lui, sur une table, attirait alors son attention. Son regard préalablement difficile à croiser ou à capter se fixait alors sur le chien. Ainsi, quel que soit l'état physique et/ou psychomoteur du bénéficiaire, celui-ci pouvait alors entrer en contact avec l'animal. Souvent, le pelage de l'animal suscitait de l'enthousiasme ainsi qu'un réel intérêt. Le bénéficiaire touchait alors le chien ou le caressait.

Toutefois, comme l'expriment Servais et De Villers (2012), le rôle de l'animal ne se résume pas à celui d'un outil complètement désubjectivé soumis au bon vouloir de l'homme.

Elles expriment également, que lors des activités de médiation, l'espace est le fruit d'une co-construction (Servais, De Villers, 2012) érigée par les différents protagonistes en présence. Le chien revêt donc tout autant un rôle dans cette co-construction au même titre que l'intervenant, le bénéficiaire, ou encore les différents soignants présents.

Servais et De Villers (2012) insistent sur la diversité des manières de « faire médiation » et donc, une pluralité des cadres spatio-temporel sont à remarquer.

Le concept de dispositif permet d'aborder cette diversité des cadres, des lieux ainsi que des agents en présence. L'espace, le territoire, et les éléments qui les composent sont au cœur de leurs analyses. Elles parlent d'écotone, c'est-à-dire « un écosystème à la jonction de deux écosystèmes différents » (Servais, De Villers, 2012 : 97).

L'extrait suivant de mon journal de terrain relate la pertinence de ce concept « d'écotone » (Servais et De Villers, 2012) au sein de mon terrain.

Extrait 1 de mon journal de terrain se déroulant le 23 février, à 14h, en maison de repos :

*« Cette après-midi, nous nous sommes rendues à XXX<sup>4</sup> avec Alexandra, Malia, Funky et Yoda. Ce n'était pas la première fois que je m'y rendais. C'est toujours un réel plaisir d'y faire des activités. Le personnel est toujours très présent, et renforce la dynamique des activités. Aujourd'hui, les participants se montraient assez motivés. Nous étions attendues, les résidents se montraient participatifs dès le début de l'activité. Celle-ci consistait en un mix d'énigmes mais aussi de tours à réaliser avec les filles (autrement dit, les 3 chiennes, Alexandre et moi les appelons comme ça). Pour une fois, Malia était motivée, ce qui est assez rare. Elle qui préfère habituellement se coucher et dormir, elle allait d'elle-même vers les résidents. Ce qui les mobilisait. »*

Dans ce court extrait de journal de terrain, en reprenant le vocabulaire usité par Servais et De Villers (2012) et d'après mon analyse de la situation, 4 « écosystèmes » distincts sont présents. Ceux-ci se rencontrent pour former un potentiel écotone, une nouvelle « aire commune » (Servais, De Villers, 2012).

Ainsi, ces quatre « écosystèmes » sont issus des différents acteurs présents lors de l'activité : les chiens, les résidents, les soignants, ainsi qu'Alexandra et moi-même, en partant du principe que lors des activités, nous avons un statut « similaire ». Chaque individu possède son propre système distinct. Par conséquent, la mise en relation de ces quatre systèmes distincts engendre un nouvel espace : l'écotone. Celui-ci favorise la multiplication des points de contact et des interactions entre chacun des acteurs impliqués. Il me semble également important de préciser que c'est bien la rencontre de ces quatre « écosystèmes » distincts (Servais et De Villers, 2012), le point de convergence, qui vient ainsi

---

<sup>4</sup> XXX est employé afin de garder l'anonymat de la maison de repos

créer l'espace-temps particulier de la séance, et sa potentielle efficacité chez les bénéficiaires. Dans l'extrait de terrain mentionné ci-dessus, quatre groupes d'acteurs principaux sont présents : les bénéficiaires, les soignants, les chiens et l'intervenante (et moi). Ces quatre parties distinctes apportent différents éléments lors des activités. Chacune d'elle intervient dans la construction de l'écotone, participant à ce nouvel espace propice à l'émergence du dispositif de médiation animale ainsi qu'à son efficacité potentielle.

Ainsi, dans ce nouvel espace coconstruit grâce à la mise en contact de chacun des acteurs, une compatibilité peut ainsi se développer entre les protagonistes. Chacune des parties (les résidents, les chiens, les soignants, l'intervenante en médiation,...) possède une singularité, une identité propre. Cependant, lors de cette nouvelle expérience qu'est la séance de médiation animale, au sein de ce nouvel espace co-construit, les identités se redéfinissent (Servais, De Villers, 2012).

Un « nouveau soi » peut alors y émerger et y être expérimenté (Goffman, 1991). C'est la possibilité de ce nouveau soi qui participe à l'efficacité du dispositif, et ainsi, à termes, aux différents effets « thérapeutiques » de la médiation. Par exemple, dans l'extrait de mon journal de terrain ci-dessus, l'accent est mis sur le dynamisme au sein du groupe. C'est bien la rencontre entre ces différents systèmes, entre ces différents protagonistes, qui rend possible ce dynamisme.

Lors des séances, les soignants impliqués dans l'accompagnement faisaient preuve d'un réel investissement. Ils étaient constamment engagés à motiver les résidents, ajoutant même une touche d'humour pour rendre davantage les activités mobilisatrices et ludiques.

#### 4.5 Humour, remède aux malaises ?

L'humour occupait une place prépondérante dans les interactions. Il servait souvent à désamorcer les malaises ou à réagir face à l'éventuelle non-coopération des chiens ou des participants. Dans ce contexte, les résidents participaient alors activement et avec enthousiasme aux interactions avec Alexandra et les chiens.

Selon mes observations, l'humour pouvait contribuer de façon significative au dynamisme des séances. Celui-ci s'ajoutait aux différents éléments du dispositif et s'articulait avec ces derniers afin de co-créer et co-construire ce nouvel espace imprégné de dynamisme, dans une ambiance positive. Ces éléments ont été décrits dans l'extrait de journal de terrain n°3.

Comme l'explique Beiger et Dibou (2017) en citant Ionescu (1997), « Il [l'humour] consiste à présenter une situation vécue comme traumatisante de manière à en dégager les aspects plaisants, ironiques, insolites ». Les soignants présents lors des activités n'étaient pas les seuls à utiliser l'humour. Alexandra, qui intervenait dans le cadre de ces activités, en faisait également un usage

régulier pour désamorcer diverses situations délicates. Un exemple récurrent était lorsque l'un des bénéficiaires ne parvenait pas à comprendre les règles de l'activité en cours. Cette incompréhension pouvait être attribuée à divers facteurs tels qu'un problème auditif ou une démence plus ou moins avancée. Connaissant presque tous les bénéficiaires ainsi que leurs personnalités distinctes, Alexandra était capable d'identifier ceux qui étaient en mesure d'apprécier l'auto-dérision. Lorsque c'était le cas, elle saisissait systématiquement l'opportunité de plaisanter avec eux. D'ailleurs, lors de discussions informelles, elle m'a souvent répété qu'elle « faisait le clown » lors des activités.

D'après Beiger et Dibou (2017) l'humour permet de dégager les aspects insolites de situations qui au premier abord peuvent sembler dérangement. Parfois, les actions et gestes des bénéficiaires atteints de démence peuvent se montrer quelque peu inattendus. Cet aspect a été exemplifié dans la partie relative aux différents guidages (Michalon, 2014) au sein du dispositif. Des situations où les bénéficiaires emploient le matériel de façon surprenante, inattendue et non prévue en lien avec l'objectif initial, a été relatée. Il est arrivé que des bénéficiaires emploient les brosses des chiens pour se coiffer, ou mangent les biscuits prévus comme récompense pour les animaux.

Dans ces moments, et particulièrement concernant l'ingestion de biscuits canins, les soignants ainsi que l'intervenante se montrent alors pris au dépourvu. De plus, l'ingestion se fait rapidement et aucun encadrant n'a réellement le temps de réagir ou de contrer le geste. Il est vrai que la première fois où j'ai moi-même été témoin de cette scène, je ne savais comment réagir. Un bref silence s'en est suivi, ainsi qu'un échange de regards entre les soignants présents, Alexandra, et moi. C'est alors là que l'humour rentre en scène, et prend tout son sens. Afin de désamorcer le malaise dû à la situation et le non-contrôle de celle-ci, les blagues et diverses remarques humoristiques restent une alternative récurrente. « Et bien Madame Dupond, nous n'aurez plus de place pour le repas de ce soir ! », lança alors une soignante présente. Les rires ont alors éclaté et la situation était désamorcée. La séance pouvait alors continuer.

#### 4.6 Emergence d'un nouveau soi

Ces aspects m'amènent à me focaliser maintenant sur la notion « d'émergence du nouveau soi » (Goffman, 1974), concept préalablement cité lors de la rencontre des quatre écosystèmes distincts, créant ainsi « l'écotone » (Servais, De Villers, 2012). En effet, au cours des activités, il arrive souvent que le senior surprenne et déstabilise les encadrants en manifestant des réactions voire des compétences inattendues générées par le dispositif. L'extrait du journal de terrain suivant illustre mon propos :

Extrait 2 de mon journal de terrain 24 novembre 2023 :

*« Nous étions en cercle. Les résidents étaient assis sur une chaise ou dans leur fauteuil adapté. Certains semblaient encore alerte et « bien dans leur tête<sup>5</sup> », tandis que d'autres étaient désorientés ou amorphes... Certains regardaient dans le vide. Lors de l'explication de la première activité, ils ne semblaient pas écouter. C'était une activité faisant plus appel à la réflexion, aux connaissances. Elle consistait en différents types de petites devinettes, portant sur des expressions connues. Les expressions étaient en lien avec le monde animalier. C'était à mon tour de faire deviner une carte à Monsieur X. Il ne semblait pas très réceptif et présent depuis le début de l'activité. Cependant, je voulais toutefois essayer de le faire participer. Alexandra et Fatima, la soignante, me dirent que c'était probablement peine perdue, qu'il ne trouverait pas la réponse, qu'il ne se mobiliserait pas. Après quelques interpellations, et avoir réussi à capter son regard, je lui ai donc réexpliqué le jeu, et lui donna les indices présents sur la carte. Monsieur me répondit presque du tac au tac. Après cela, il était intarissable...M'entretenant de différents aspects de sa vie passée, en lien avec les chiens. »*

Monsieur a ainsi surpris toute l'équipe par sa participation à l'activité mais également par la pertinence et la rapidité de la réponse donnée. Via l'attitude adoptée par les soignants et l'intervenante, j'ai pu percevoir qu'ils ne s'attendaient ni à une mobilisation de Monsieur X et encore moins à une réponse adéquate.

Ainsi, cet extrait ne démontre-t-il pas que dans un « nouvel environnement », des capacités jusque-là enfuies peuvent réémerger ? Par « nouvel environnement », il faut entendre ce nouvel espace coconstruit, cet « écotone » (Servais, De Villers, 2012). Cet extrait démontre l'émergence d'un nouveau soi, rendu possible par le dispositif mis en place. Cet espace coconstruit dépasse la simple notion spatiale. Il faut y entendre tout ce qu'il implique, comprend et rend possible.

Ces cadres particuliers permettent l'émergence d'une expérience nouvelle pour les bénéficiaires, lors de laquelle ils peuvent ainsi faire montre d'un nouveau soi qui peut, pour l'entourage, se révéler être inattendu. Goffman mentionne les cadres de l'expérience. Il y déconstruit les catégories de sujet et d'acteur, où il exprime que « le self, le soi est un effet de cadrage » (Dartevelle, 1993 : 124). En effet, pour Goffman ce sont les structures mentales qui nous aident à interpréter et à donner un sens à ce qui se joue autour de nous. Cette idée fait particulièrement écho à cet extrait de journal de terrain. Le cadre jouerait donc un rôle majeur dans l'émergence de cette nouvelle identité chez le bénéficiaire. D'après l'auteur, la question essentielle à se poser lors de l'analyse d'interactions ou de situations n'est pas « Qui est l'acteur ? » mais plutôt « A quel titre, étant donné un cadre, un participant s'engage-t-il dans une activité ? » (Dartevelle, 1993 : 125).

---

<sup>5</sup> « Bien dans leur têtes », termes émiques, issus du terrain, employés par Alexandra.

Selon mon observation participante, cette idée de cadrage des activités se révèle avec une pertinence accrue. En effet, selon le groupe en présence, l'encadrante semble parfois « porter le groupe à bout de bras ». Lorsque les résidents ne sont pas orientés ou réceptifs, il peut arriver que peu d'interactions soient à remarquer au sein du groupe, ou qu'elles s'organisent sur un mode unilatéral... Dans ce cas de figure, la question « Qui est l'acteur ? » pourrait presque sembler rhétorique.

## 4.7 Cadre de participation

Goffman (1991) propose de se concentrer sur le « statut de participation », autrement dit, le type de relation qu'un individu peut entretenir vis-à-vis d'une action (collective ou non). Il précise que dans le cas d'activités collectives, ce qui fait particulièrement sens dans le cadre de mon terrain, il est important de penser en termes de « cadre de participation ». Celui-ci revêt une influence non-négligeable sur les attitudes et comportements des individus au sein des activités relatées dans mon journal de terrain.

Ainsi, ce « cadre de participation » comprend alors « la relation de l'ensemble des membres à une action qu'il faut chercher à déterminer » (Dartevelle, 1993 : 125). En se référant aux séances de soin par le contact animalier, les individus participant à l'activité peuvent chacun être investi à un degré différent, qui leur est propre.

En se situant dans cette anthropologie de l'action, les cadres et les actions deviennent indissociables, d'où l'importance du dispositif lors des activités de médiation élaborées par Alexandra. Cependant, Goffman souligne l'importance de dépasser le cadre spatio-temporel, le contexte, et de percevoir plus largement les liens entre actions et environnement (Goffman, 1991). Cet aspect est à mettre en lien avec la notion « d'écotone » défendues par Servais et De Villers (2012).

« Les cadres de l'expérience » de Goffman (1991), en se concentrant sur les schèmes d'articulations des actions ainsi que la dimension vécue de l'action par le protagoniste (ressenti chez la personne), l'accent peut, par exemple, ainsi être mis sur « l'attention distribuée sur différents canaux » (Dartevelle, 1993 : 125). Les aspects relatifs aux canaux sensoriels seront abordés ultérieurement dans ce travail.

Lors des activités de médiation, j'ai donc tenté d'investiguer cette expérience vécue par les bénéficiaires au sein du cadre particulier qu'est le dispositif de médiation. Les activités ne faisaient pas toujours l'unanimité. Certains bénéficiaires se réjouissaient de la venue d'Alexandra et de ses chiens, et la remerciaient chaleureusement dès qu'ils en avaient l'opportunité. Cependant, lorsque nous étions avec des groupes dont les participants étaient atteints de démence et ne possédaient donc plus certains filtres, il est déjà arrivé que certains bénéficiaires se lèvent et partent lorsque l'activité ne leur plaisait

pas ou plus. Ces cadres de l'expérience peuvent ainsi permettre de saisir la complexité des réalités sociales grâce au vécu des différents participants.

Mouret (2017) se réfère également à la notion de cadre de Goffman lors de ses recherches avec les chiens policiers. Il utilise ce concept afin d'éclairer l'impact et le rôle du cadre sur le corps des animaux. Cette réflexion me semble également pertinente à mettre en lien avec mes constats de terrain, lors des interventions assistées par l'animal. En effet, comme expliqué précédemment, Alexandra est propriétaire de quatre chiens. Un d'entre eux ne participe pas aux activités. Il ne supporte pas les contacts successifs des bénéficiaires allant dans ce cadre, à s'exclure, se cacher. Cependant, lors de nos repas de midi pris au domicile d'Alexandra, il se révélait avec moi particulièrement en demande de caresses alors que notre relation était naissante.

Goffman (1991) s'oppose donc à cette visée naturaliste de l'animal, qui préconise que les comportements de ce dernier sont dictés par des prédispositions biologiques.

#### 4.8 Surprise, spontanéité et rebondissements

L'animal étant un « vivant-personne » (Michalon, 2014) doté d'un pouvoir d'agir, de propres émotions, et d'un propre vécu, il est parfois difficile de prévoir ses comportements. Ainsi, la surprise peut toujours s'immiscer au sein des activités. Dans ces moments, l'intervenante doit être capable de gérer la situation et de rebondir.

La notion de surprise est un élément faisant partie intégrante du dispositif qu'est la médiation animale, comme le mentionnent Servais et De Villers (2012).

Lors de mon ethnographie, cet élément surprise était directement lié à la notion d'humour.

L'extrait (3) de mon journal de terrain datant du 11 mars 2024, se déroulant dans une maison de repos à Bruxelles, met en avant cet aspect :

*« J'étais aux côtés d'Alexandra, au centre du cercle formé par les seniors. Ils étaient tous assis sur une chaise. Ce matin, nous animions un groupe de résidents relativement autonomes et orientés. « Ils avaient encore toute leur tête » comme on le dit souvent avec Alexandra.*

*Certains d'entre eux jouissaient encore d'une autonomie physique. Il est toujours très plaisant d'avoir un groupe si réactif. Cet aspect était d'autant plus important que l'activité prévue consistait en devinettes. Une fois la réponse trouvée, le senior devait réaliser une action stipulée sur une carte insérée dans le harnais du chien préposé à cette tâche dans le cadre de cette activité.*

*Madame J. résout rapidement la devinette. Elle s'empresse donc de choisir son chien préféré, Malia, afin de poursuivre l'activité, qui consiste à réaliser une action en binôme avec le chien. Elle tire une carte sur laquelle figure un dessin d'un chien franchissant un obstacle. La poursuite de cette activité*

*nécessite l'ajout de matériel supplémentaire, en l'occurrence un petit obstacle jaune que je place devant Madame. Elle appelle Malia. Hélas, Malia dort au milieu du cercle et fait la sourde oreille. Il s'en suit un fou rire général ! Je rebondis alors « Ahhhhhh encore une dure journée pour Malia ! », re fou rire... »*

Cet extrait s'attache à faire apparaître l'importance que revêt le caractère non dénué d'humour de certaines situations. En effet, celui-ci nous permet de rebondir quant à certains éléments imprévus lors de l'animation. Avoir comme partenaires des chiens qui sont des éléments faisant partie du spectre du vivant, implique dans le chef de l'intervenant, une capacité à savoir rebondir sur les imprévus. Les chiens peuvent se montrer très spontanés voire parfois nonchalants. Ce caractère, cette spontanéité, amenés par l'animal lors des séances de médiation est à souligner, l'humour constitue un moyen de rebondir face aux diverses « surprises » dont regorge le terrain.

Ainsi, cet extrait de journal de terrain met en lumière plusieurs éléments : la spontanéité observée chez l'animal, le statut singulier qu'il adopte lors des séances mais également la capacité d'adaptation de l'intervenante et sa faculté de rebondir en utilisant l'humour.

Ces observations de l'attitude des chiens m'amènent à m'intéresser au statut d'acteur à part entière attribué à l'animal lors des interventions de médiation animale.

#### 4.9 L'animal comme acteur

Rémy (2015) souligne l'importance de la catégorisation de l'animal au sein des relations interspèces. L'animal ne doit pas être simplement perçu comme relais (Servais, De Villers, 2012). Il possède une réelle agentivité, un pouvoir d'agir et de faire agir.

Latour (1994) exprime le pouvoir d'action que les non-humains possèdent pour solliciter des actions concrètes chez les humains.

D'après mes observations ethnographiques, l'animal est un co-acteur voire co-auteur des activités de médiations en maison de repos. Il vient créer cette aire commune, cet « écotone » (Servais, De Villers, 2012), cet espace-temps particulier au même titre que l'intervenant en médiation et le bénéficiaire de soins. Son rôle est un rôle clé. Malia, Funky et Yoda ont une réelle présence active sur le terrain.

Cependant, ce rôle ne s'inscrit pas dans une relation que l'on pourrait qualifier de symétrique (Piette, 2002).

Arluke et Sanders (1996) se sont longuement penchés sur les situations où hommes et animaux interagissent. Cependant, ils mettent en garde contre l'anthropomorphisme réducteur où l'acteur

chercherait à se mettre à la place de l'animal. Ces auteurs préconisent plutôt « l'exploration de la présence d'animaux dans les mondes sociaux » (Rémy, 2015 : 303). Cependant, sans tomber dans cet anthropomorphisme, Arluke et Sanders (1996 cités dans Rémy, 2015 : 304) mettent en avant la notion d'empathie afin d'accéder à une « vision participante de l'observation ». Lorsque cette compréhension empathique est de rigueur pour les deux types d'actants qui interagissent (humains et non humains), une symétrisation se crée alors. Les humains et les animaux se retrouvent sur un même pied d'égalité au cœur de l'interaction, dans cet « écotone » (Servais et De Villers, 2012), dans cet espace « humanimal » (Fournier Chouinard, 2021).

Rémy (2015), toujours dans cette optique de catégorisation du statut de l'animal au sein du dispositif, propose l'emploi du concept de « cadrage » initié par Goffman. Ce concept de cadrage semble ici aussi approprié au présent sujet, car, il se réfère à la notion d'expérience, et plus précisément de l'expérience vécue.

Goffman tente de répondre à la question « Qu'est-ce qui se passe ici ? ». Les protagonistes ont-ils un rôle de simples spectateurs, ou sont-ils eux-mêmes engagés dans l'action, dans l'expérience (Dartevelle, 1993) ? Les éléments recueillis sur mon terrain m'amènent à penser que tous les protagonistes sont engagés dans l'action.

Goffman ne cherche pas « à s'occuper de la structure de la vie sociale mais bien de la structure de l'expérience individuelle de la vie sociale » (Dartevelle, 1993 : 122). Cette notion d'expérience individuelle concorde avec les activités de médiation animale. Individuelle ? Alors que les extraits ci-dessus portent systématiquement sur des activités groupales où la dynamique créée par l'ensemble des participants était relatée... Bien évidemment, ces activités peuvent être catégorisées comme expériences collectives. Cependant, ce qui rend partiellement le dispositif efficient est le sens accordé par les participants eux-mêmes. Ainsi, il devient possible et pertinent de cerner ce que représentent ces activités pour les seniors, la place que les résidents leurs accordent.

Goffman (1991 cité par Dartevelle, 1993) mentionne que la visée de son projet est de s'intéresser à l'attribution du sens au sein d'expériences. De plus, Goffman « déconstruit les catégories de sujet et d'acteurs » (Dartevelle, 1993 : 124).

L'extrait n°3 de mon journal de terrain me semble également exemplifier le statut particulier de l'animal au sein du dispositif et donc des activités lors de mon terrain en maison de repos. J'ai pu observer la façon dont Alexandra travaillait avec ses chiens. Dans cet extrait, je mentionne qu'Alexandra n'oblige jamais ses chiens à effectuer une tâche s'ils ne se montrent pas réceptifs à la demande. Ce fut d'ailleurs le cas avec Malia durant cette activité. Alexandra essaie alors de broder, de bricoler, de rebondir sur la situation. Ici, elle contourne le « problème » après avoir utilisé l'humour, en proposant à un autre chien de s'engager, de participer.

Alexandra donne bien évidemment des injonctions à ses chiens, cependant, s'ils ne se montrent pas coopératifs et que l'ordre n'est pas « impératif », nous passons à autre chose. Comme De Villers (2016) l'exprime dans son article portant sur les chiens de travail, il faut dépasser la conception utilitariste du chien. En effet, il participe activement aux activités de médiation. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, Malia, en ne souhaitant pas bouger, a posé une action forte et chargée symboliquement quant à son statut d'animal. L'animal n'est pas passif, tel un « instrument sur lequel l'homme imprime sa marque » (De Villers, 2016 : 225).

Alexandra perçoit ses chiens comme des individualités à part entière, dotées de leur propre sensibilité et de leur propre volonté.

Selon Sanders (2016), les animaux peuvent être manipulés à la façon de biens de consommation, pour en tirer un certain profit, et ce, d'autant plus lorsqu'ils font partie intégrante du travail de l'humain. Ils sont ainsi considérés comme des animaux-objets (Sanders, 2016) ou des outils-vivants (Ferret, 2016). Durant mon terrain, ce fut l'inverse qui s'est présenté à moi. J'ai pu assister à une co-construction des activités de médiation, entre Alexandra et ses chiens. Parfois, il arrivait que les chiens anticipent, ou prennent certaines initiatives. De plus, comme De Villers (2016 : 226) le mentionne, il arrive régulièrement que « les protagonistes humains reconnaissent une intentionnalité à leur animal ».

La question de l'instrumentalisation de l'animal au sein des thérapies et activités assistées par l'animal est incontournable, et sujette à bien des controverses. Cependant, dès l'entrée sur mon terrain, la façon d'agir d'Alexandra avec ses chiens ne laissa pas place au doute.

Comme exprimé préalablement, les chiennes possèdent un réel pouvoir d'agir et une grande latitude d'action au sein des activités. En rien il n'y a réification de l'animal, sa volonté et son bien-être sont toujours respectés. Toutefois, ne pourrait-on pas y voir « un façonnement des relations avec l'animal au profit de l'homme » (De Villers, 2016) dans ce type d'activités ?

En admettant cette conception utilitariste de l'animal, en le considérant comme un instrument pour parvenir à des fins humaines, il y a perpétuation de l'idée que l'animal est un être passif dépourvu d'intentionnalité (De Villers, 2016). De plus, lors de différents terrains réalisés auprès de chiens, De Villers explique que les protagonistes parlaient majoritairement de collaboration ou de partenariat avec l'animal, car l'ensemble des activités possibles dépendait du bon vouloir des chiens, de leur investissement. La force, le contrôle ou la contrainte ne pouvaient « aller à l'encontre du tempérament du chien » (De Villers, 2016 : 6).

Ce fut également le cas lors de mes observations. Lors des séances de médiation issues de mon ethnographie, Alexandra faisait preuve d'une grande adaptation envers ses chiens et inversement. Une coadaptation s'opérait entre les différents protagonistes. Alexandra laissait toujours une certaine

liberté à ses chiens, mais ceux-ci restaient malgré tout dans le cadre de la séance. La collaboration et le respect de chacun rythmaient les activités.

#### 4.10 Quand « l'extraordinaire » s'invite en maison de repos...

Une des raisons qui rend les séances de soin par le contact animalier efficaces, est sans doute son caractère « exceptionnel », « extraordinaire », qui rompt le caractère routinier présent en maison de repos. En effet, les journées des résidents sont rythmées inlassablement par leur parcours de soins et les horaires des repas.

Selon Zaccai-Reyners (2023 : 28), en maison de repos, la routine se met en place lorsque les soignants « renoncent à être à la hauteur ». Elle cite également Dujarier (2002 citée dans Zaccai-Reyners, 2023 : 25) afin de parfaire sa définition, « La routine se définit comme la suspension de la pensée, de la réflexivité, de la parole et de l'interaction dans le travail ». Ces éléments peuvent alors facilement déboucher sur diverses formes de maltraitements « par négligence ». Selon le Conseil d'Europe, le terme maltraitance ne renvoie pas uniquement à de la quelconque violence physique, mais comprend un faisceau plus large d'actes, de négligences ou d'omissions (Brown 2002, cité dans Hurard, 2013). Le soin se transforme alors en « gardiennage des corps » (Rimbert, 2008). Ce gardiennage implique une préservation des fonctions vitales, nourrir et vider le corps, ainsi que le repos (Hurard, 2013).

Hurard (2013) explique que la journée type d'une personne âgée est rythmée par une multitude de distributions de soins (médicaments, nourriture, toilettes, etc.). Le senior se voit alors être dans une position d'attente perpétuelle (Hurard, 2013, Zaccai-Reyners, 2023). Ce sentiment d'attente est à mettre en contraste avec le timing serré des soignants, et leur rythme de travail effréné dû au manque de personnel. Ces derniers possèdent un temps particulièrement restreint pour la réalisation de leurs tâches (Hurard, 2013). Ces soins organisent pourtant les journées des résidents. Dès lors, lorsqu'ils ne sont pas en train de se faire soigner, ceux-ci se retrouvent très souvent dans l'expectative du soin suivant ou du repas suivant.

Les séances de médiation animale, collective ou individuelle, cassent cette routine.

##### 4.10.1 Séance individuelle

Lors des séances individuelles, quand l'intervenante passe de chambre en chambre avec les chiens, elle fait preuve d'une disponibilité temporaire et singulière pour chaque résident. Elle écoute ce que les personnes âgées souhaitent lui verbaliser. Une proximité physique s'installe d'emblée avec la personne âgée. Alexandra s'assied sur le lit, où la personne est allongée. S'en suit souvent une discussion, où l'intervenante montre de l'intérêt au bénéficiaire, pendant que ce dernier profite de la présence des chiens et leur prodigue diverses marques d'affection. Ayant pu participer à ces moments

privilégiés, ce sont souvent des scènes remplies de tendresse, où faire preuve de disponibilité, se focaliser sur la singularité de chaque résident, deviennent les maîtres mots. Lorsque la séance touche à sa fin, le bénéficiaire nous remercie toujours chaleureusement d’être passé le voir, et de lui avoir accordé du temps.

C’est l’élément le plus récurrent qui était verbalisé lors de ces rencontres individuelles : avoir pris le temps d’une discussion et d’un moment partagé.

Extrait de mon journal de terrain 8 décembre 2023 :

*[...] Nous sommes passées de chambre en chambre. Quand c’est comme ça, Alexandra sait à quel résident aller rendre visite. Elle sait qui apprécie la venue des chiens. Nous nous sommes rendues vers la chambre de Madame Y. Nous avons frappé à la porte, et elle nous a d’emblée invité à entrer. La dame s’est écrié « Ohhhhhh ! Quel bonheur ! Venez, venez. ».*

Zaccari-Reyners (2023) souligne l’importance du temps pris, donnant ainsi accès aux discussions, aussi futiles soient-elles. Cette disponibilité serait le socle d’une relation de confiance entre le soignant et le soigné.

Elle exemplifie à l’aide de l’institution où réside sa grand-mère, au cœur de laquelle elle a réalisé sa recherche sociologique. Cet établissement isole les personnes âgées, en les laissant la plupart du temps dans leur chambre, seules. Cette solitude prévaut d’autant plus si la personne est désorientée et difficile à gérer, ne pouvant ainsi plus se rendre aux activités de groupes telles que l’art-thérapie, l’ergothérapie, ou diverses activités à thèmes et manuelles. Ces thématiques du temps et de l’attente se sont montrés marquantes durant mon ethnographie.

#### 4.11 Attente

Lors d’activités réalisées avec un public plus ou moins désorienté, la notion d’attente est d’autant plus présente. Comme le souligne Ancet (2014), l’attente chez la personne âgée diminuée est directement à mettre en lien avec le sentiment de dépendance. Comme les résidents déments ou désorientés dépendent du personnel soignant pour se déplacer d’un point A à un point B, ou pour réaliser différentes actions et gestes du quotidien, cette attente est d’autant plus prégnante au vu de l’indisponibilité du personnel soignant.

J’ai pu être témoin tout au long de mon observation participante de cette attente caractéristique. Presque quotidiennement, lors de mon terrain, une personne âgée désorientée, n’ayant plus la notion du temps, questionnait sans cesse sur le planning de la journée, la suite des activités, ou tout simplement demandait inlassablement l’heure.

Ancet (2014) parle « d'attente mixte », à la fois corporelle et temporelle. Car lorsque la personne est en attente de quelque chose ou de quelqu'un, elle est très souvent dans un état d'immobilité. Par exemple, lors des activités collectives, le résident désorienté fait part de son sentiment d'attente lorsqu'il n'est pas sollicité spécifiquement pour être l'acteur premier de l'activité.

Dans ce type de situation, l'attente peut être synonyme de souffrance ou encore de malaise pour la personne concernée.

Lors d'une activité, une dame nous a fait part de son anxiété, qu'elle devait « impérativement partir sinon elle allait être en retard ». Alexandra et moi avons été prévenues que son fils lui rendrait visite fin d'après-midi, en bavardant avec l'ergothérapeute avant l'activité. Cependant, lorsque la résidente s'inquiétait d'un potentiel retard quant à la venue de son fils, il était 10h30 du matin... Alexandra essaya de la rassurer, en lui expliquant plusieurs fois que participer à l'activité qui ne durait qu'une heure ne la mettrait pas en retard. La dame ne semblait pas rassurée, mais resta malgré tout. Durant l'activité, elle montrait des signes d'angoisses en nous questionnant perpétuellement sur l'heure qu'il était. Jusqu'au moment où c'était trop violent pour elle, et elle décida de partir.

Ce moment issu de mon terrain illustre de façon pertinente la perte de notion du temps, et l'attente perpétuelle dans laquelle les personnes désorientées peuvent se plonger, et s'enfermer.

Heureusement, contrairement à l'exemple cité ci-dessus, les activités de soin par le contact animalier peuvent faire oublier cette attente au résident, et les poser dans le moment présent. Ces activités peuvent être une réelle parenthèse qui s'ouvre et se referme dans le quotidien de la personne âgée en maison de repos. Les personnes désorientées peuvent ainsi s'ancrer dans un présent partagé (Zaccai-Reyners, 2023).

Les propos de Nathalie Zaccai-Reyners (2023) font particulièrement écho aux éléments récoltés sur mon terrain. En effet, le résident va s'accrocher à ces activités extérieures en raison de leur caractère « extraordinaire » (Zaccai-Reyners, 2023). Cet écart majeur avec leur quotidien peut ainsi constituer des bouffées d'air frais dans un environnement fermé et redondant comme la maison de repos (Zaccai-Reyners, 2023). Il m'est arrivé dans ce cadre de pouvoir entretenir des conversations cohérentes avec des résidents pourtant qualifiés par les soignants de désorientés. Ces entretiens portaient souvent sur des anecdotes inhérentes aux animaux de compagnie qu'ils possédaient avant leur entrée en maison de repos.

La présence de stimuli nouveaux dans cet environnement routinier peut permettre une disponibilité attentionnelle impressionnante dans le chef du bénéficiaire (Zaccai-Reyners, 2023).

Lors des activités, Alexandra tente de stimuler les bénéficiaires autant que possible. Ses sollicitations peuvent se traduire par le biais de questions mais également sous la forme de réflexions humoristiques sur la « scène » qui se joue (Goffman, 1963). L'ensemble du groupe des résidents est invité à

participer. Aucun n'est mis à l'écart sauf si lui-même décide de se détacher, ou de s'extraire du groupe.

Ainsi, la présence des chiens constitue un stimulus majeur auquel il faut ajouter les sollicitations d'Alexandra qui permettent aux bénéficiaires de s'ancrer dans l'espace-temps particulier constitué par la séance.

## 5. Dimensions de corporéité

Cette partie s'attachera au positionnement du corps dans la spécificité des interactions entre les personnes âgées et les chiens au sein du dispositif de médiation animale. L'accent sera mis d'abord sur les spécificités du corps de la personne âgée. J'aborderai ensuite les différentes formes d'entrée en contact ou de contacts possibles entre les acteurs présents. Le rôle de l'intervenante, outre l'aspect relatif à l'animation, s'inscrit de façon prégnante dans la facilitation des interactions entre le bénéficiaire et l'animal.

### 5.1 Approche du corps vieillissant

Dans la première partie de ce mémoire portant sur le dispositif, l'importance du contexte et de l'environnement a été soulignée. J'aimerais me pencher à présent sur le corps du bénéficiaire, pris dans sa globalité au sein des interventions assistées par l'animal. En effet, lors des activités de médiation, les corps des bénéficiaires interagissent dans et avec les espaces, ainsi que les éléments qui les constituent. Cependant, il me paraît judicieux d'aborder comment ces corps évoluent dans cet espace-temps particulier que sont les activités de médiation animale.

Le public spécifique qu'est la personne âgée possède un rapport au corps assez spécifique. En effet, lors de mon terrain ethnographique en maison de repos, de nombreux bénéficiaires souffrent de diverses pathologies, démences et de problèmes psychomoteurs.

Le corps vécu de la personne vieillissante est un corps inédit (Ancet, 2014). La personne âgée est confrontée à un corps qu'elle n'a encore jamais expérimenté, duquel elle ne connaît plus les limites. Le senior peut ainsi se retrouver dans une certaine dialectique, face à ce corps à la fois sien et étranger (Ancet, 2014). Meltzer (1988 cité dans Ancet, 2014) parle de « conflit esthétique ».

Une réelle dichotomie entre l'intériorité de la personne et son apparence se crée. La personne âgée peut alors se sentir trahie par ce corps parfois douloureux, défaillant et souffrant (Ancet, 2014). Ce corps est à la fois familier et étranger. Le senior devient assujéti au corps. « Ce corps étranger devient menaçant, imprévisible, incontrôlable » (Ancet, 2014 : 28). Une question se pose alors... Qui est le sujet de ce corps « désobjectivé », hors de contrôle ?

Les activités de médiation animale organisées par Alexandra, auxquelles j'ai assisté jouent un rôle important dans la prise de conscience de ce nouveau corps, ainsi que dans son apprivoisement.

Une difficulté prégnante lors des activités de groupe était l'ouïe défaillante des bénéficiaires qui entravait alors une bonne communication entre Alexandra, les bénéficiaires et moi. Lors des séances collectives, avant d'entamer l'activité ou le jeu, Alexandra explique toujours les règles et les consignes

oralement. Cependant, cette phase d'introduction verbale n'est pas toujours aisée à réceptionner, lorsque les résidents sont sujets à des problèmes d'audition.

J'ai constaté fréquemment que lorsqu'un résident n'entend pas ce qui se dit, il n'exprime pas son incompréhension et reste muré dans sa solitude et son incompréhension. Le bénéficiaire se retrouve alors assujéti à son corps, il n'en est plus maître et le subit (Ancet, 2014). Ce corps vieilli se voit couper du monde par ses défaillances.

L'intervenante essaie de pallier cette difficulté en essayant au maximum de mobiliser les résidents présents. Elle peut ainsi percevoir directement quand une des règles énoncées n'a pas été comprise car elle n'a pas été entendue. Il est effectivement très fréquent en maison de repos, que les résidents soient porteurs de défaillance auditive. J'ai pu être la spectatrice de plusieurs scènes cocasses, où Alexandra, placée juste à côté de l'oreille du résident, lui expliquait les règles. Elle parlait alors assez fort, en articulant bien. Ces scènes sont toujours assez particulières d'un point de vue communicationnel, les deux protagonistes ne sont pas positionnés face à face. Généralement, le résident est assis sur une chaise, et regarde devant lui tandis qu'Alexandra est accroupie à ses côtés, la bouche collée à son oreille. Ces scènes peuvent provoquer quelques rires chez les autres bénéficiaires, ou au contraire, un certain énervement vis-à-vis du malentendant. Ces scènes, révélatrices de la perception sociétale, renvoie alors à la personne concernée son image de corps défectueux (Ancet, 2014).

De telles situations peuvent parfois sembler anecdotiques, mais elles sont loin d'être anodines, la personne âgée peut alors se sentir trahie par ce corps étranger, hors de contrôle. Un clivage peut se créer entre le corps pensé et le corps vécu. Il peut alors arriver que la personne se détache de son corps lors de moments déplaisants. Cependant, Ancet (2014) souligne que ces moments de détachement corporel restent momentanés et partiels. C'est ainsi que j'ai pu être confrontée à des situations inconfortables lors de mon terrain tel que des flatulences, l'incontinence, certains troubles de la déglutition entraînant une hypersalivation etc.

## 5.2 Spécificités des contacts

Mon terrain m'a permis d'assister et de participer à différentes activités de médiation animale avec les personnes âgées. Dès le départ, les notions de corps et de sensorialité me sont apparues comme des éléments centraux.

Un des objectifs poursuivis par ces activités est la mise en contact du bénéficiaire (ici, le résident) avec l'animal (Michalon, 2014). De manière générale, ces interactions s'opèrent de façon spontanée. Elles peuvent prendre diverses formes comme les caresses, le pansage (Michalon, 2014). « Les contacts entre les bénéficiaires des soins et les animaux sont extrêmement nombreux » (Michalon, 2014 : 257).

Dans la majorité des séances, les contacts physiques entre les animaux et les bénéficiaires se créent instinctivement, de façon spontanée.

Ces contacts peuvent prendre la forme de caresses ou, dans le cas contraire, et de manière plus raréfiée, de manifestations violentes...

Une sociabilité entre le bénéficiaire et l'animal se forme généralement de façon très rapide. Bien entendu, lors de ces séances, le contact ne se limite pas aux caresses (Michalon, 2014 : 258). Selon le type d'animal, le contact corporel peut prendre différentes formes. Ainsi, dans le cadre de l'équithérapie, il peut s'agir de pansage, de portage etc.

Dans le cas présent, puisqu'il s'agit de chiens, les contacts sont généralement de l'ordre du soin (brossage...), du jeu ou de la manifestation de diverses marques d'affection.

Le soin par le contact animalier implique le corps en tant qu'élément physique et fonctionnel, mais pas uniquement (Barrois et al, 2020). Il ne faut pas pour autant négliger le corps en tant que siège des affects et des représentations.

Lors de mon terrain, j'ai pu observer différents moyens et vecteurs de contacts physiques entre les résidents et les chiens. Il pouvait arriver que l'animal se retrouve entièrement porté par le bénéficiaire (Michalon 2014). Cela arrivait plutôt avec Yoda, un Yorkshire toy, dont la petite taille permettait plus aisément aux résidents de la tenir dans le creux de leurs bras, ou sur leurs genoux. Il arrivait d'ailleurs très souvent que Yoda soit sujette à une forme d'anthropomorphisme particulière. Etant très petite, les résidents la comparaient régulièrement à un enfant, à un bébé, et la traitaient comme tel, ils la berçaient.

Une fois Yoda dans leurs bras, ceux-ci s'adressaient à elle en utilisant un langage très enfantin, ainsi qu'en employant un ton similaire à celui employé pour parler aux nourrissons.

### 5.3 Corps, « sphère communicationnelle » inter-espèces

Mondémé (2018) explique que les adresses verbales envers les animaux sont souvent caractérisées par des formes syntaxiques simplifiées, des intonations et des sonorités accentuées, ainsi que d'avantages de termes d'adresse et de répétitions. L'attention, le soin et l'affection donnés au chien ne sont pas à dissocier des schémas physiologiques infantiles d'après les spécialistes (Piette, 2002). Ainsi, au contact d'animaux, les humains prolongent leurs tendances maternelles ou parentales. Comme Piette (2002) le souligne d'ailleurs, les relations entre le chien et l'homme sont souvent soit ludiques soit parenthétiques.

J'ai pu observer ce semblant de relation parentale entre le yorkshire d'Alexandra et les résidents durant les activités. Avec les deux autres chiennes, l'attitude des résidents différait. De plus grande taille, il s'avérait peu aisé de les prendre sur les genoux ou de les porter. D'autant qu'aucune des deux autres chiennes n'appréciait le portage.

C'est ainsi qu'avec Malia et Funky, les contacts avec les bénéficiaires s'organisaient plutôt par le biais de caresses. De façon assez instinctive, les seniors tendaient leurs mains, et celles-ci répondaient positivement aux sollicitations en venant les sentir, les lécher, et se laisser caresser. Même si dans la majorité des situations ces caresses sont spontanées, il arrive parfois, lorsque le public est atteint de démence, qu'Alexandra ou moi sollicitons contact. Quand le résident se révélait apte à comprendre les paroles, une simple suggestion suffisait : « *Vous pouvez la caresser, Malia adore ça !* ». Les chiens se montraient particulièrement coopératifs dans ce type de cas. Parfois, une réelle volonté de se faire caresser était perceptible, ce qui motivait d'autant plus le résident à solliciter la chienne.

Le corps peut ainsi être le siège « d'interactions symboliques sur une base non discursive » (Brandt, 2004 : 304). Le corps dans son ensemble est un médium que les deux espèces peuvent comprendre, un espace partagé propice à la communication (Brandt, 2004).

Ainsi, une conscience aiguisée de notre corps est prônée une fois au contact de l'animal. Les recherches de Brandt portent majoritairement sur les chevaux. Cependant, ce qu'elle avance dans le domaine équin m'a semblé pertinent dans le cadre de mon terrain entre chiens et personnes âgées, « Il faut être conscient que nos expressions et mouvements physiques vont toujours traduire une idée où une sensation chez l'animal » (Brandt, 2004 : 305).

Brandt (2004) souligne les conséquences possibles de chaque geste du bénéficiaire envers l'animal. Il s'agit d'un point de vigilance majeur lors des séances de soin par le contact animalier sur lequel l'intervenante porte une attention accrue.

L'objectif des séances vise le bien-être des résidents, mais jamais au détriment du bien-être de l'animal. Lors d'activités avec un public possédant encore toutes ses capacités cognitives, il est très rare qu'un résident fasse consciemment preuve de violence envers un animal. Cependant, il peut arriver qu'un participant soit maladroit et mette l'animal dans une position inconfortable.

Extrait de mon journal de terrain 13 février 2024 :

*« Aujourd'hui nous nous sommes rendues à XXX. Je me réjouissais d'y aller, car plusieurs résidents montrent toujours énormément d'entrain et de joie à notre venue. Lorsque je vais dans cette institution avec Alexandra, j'ai le sentiment que nous apportons réellement quelque chose à ces personnes. Parmi les résidents les plus réceptifs, nous retrouvons Madame S. Sa mémoire à court terme est défaillante, elle répète plusieurs fois les mêmes choses lors de nos conversations. Elle m'a expliqué à de nombreuses reprises qu'elle avait elle aussi, eu précédemment un petit Yorkshire nommé Sasha.*

*Ainsi, lorsqu'elle voit Yoda, elle se montre très excitée de pouvoir la serrer dans ses bras. Elle essaie toujours de la garder le plus longtemps possible, voire pendant l'entièreté de la séance. Il semble difficile pour elle de nous la rendre aux termes des activités... Aujourd'hui, Yoda était sur ses genoux mais a commencé à montrer des signes d'inconfort. Elle voulait descendre, mais Madame S. la contraignait à rester sur ses genoux en la serrant. Alexandra est alors intervenue en lui disant gentiment que Yoda voulait descendre. »*

Dans cet extrait, il apparaît que Madame S. tente de retenir Yoda contre son gré. Alexandra lui a alors expliqué que ses actes mettaient le petit animal dans une position inconfortable et qu'il fallait la déposer au sol. Dans cet extrait, la situation était agréable pour la résidente, mais pas pour la chienne.

A l'inverse de ces bénéficiaires très demandeurs de contacts avec les chiens, il peut arriver que certains résidents montrent une attitude désintéressée face à l'animal, et même, dans certains cas extrêmes, des comportements violents à l'égard des chiens peuvent être remarqué. Dans ces cas de figure, l'intervenant en médiation se doit d'intervenir rapidement pour modérer la séance et veiller au bien-être de tous (Michalon, 2014). Un des principaux rôles d'Alexandra en tant que médiatrice est de faire advenir les contacts mais aussi de les cadrer, ou de les proscrire lorsque cela s'avère nécessaire dans une perspective de respect de l'animal.

#### 5.4 Susciter les contacts

Il peut arriver que le contact entre l'animal et le résident ne s'installe pas de façon spontanée, soit parce que la personne âgée semble ne pas montrer un intérêt quelconque envers l'animal, soit parce que l'animal ne se dirige pas d'emblée vers la personne, ou encore parce que le corps du bénéficiaire ne lui permet pas une mise en contact autonome... Ici, ce n'est plus l'animal qui sert de lien, de relais, mais l'intervenante. Elle se pose alors en intermédiaire entre le senior et le chien pour générer le contact.

En effet, un des rôles du thérapeute ou de l'intervenant en médiation est de « canaliser les contacts corporels entre les bénéficiaires et les animaux » (Michalon, 2014 : 258). Par canaliser, il faut entendre la prescription où la proscription de certains actes, de certains gestes. Cependant, l'intervenant n'est pas seulement là pour faire advenir des contacts spontanés entre le bénéficiaire et l'animal (Michalon, 2014). Alexandra, lors des séances, mettait d'ailleurs tout en œuvre pour que les contacts soient les plus nombreux possibles.

Extrait de mon journal de terrain du 15 mars 2024 :

*« Au fil du déroulement terrain, Alexandra m'accorde sa confiance. J'anime les activités avec elle, je suis « sa stagiaire » comme elle le dit. Je l'épauler. J'ai même eu l'opportunité de gérer une activité seule aujourd'hui. Bien évidemment, j'étais sous sa supervision, mais elle m'a conféré de l'autonomie en me laissant gérer la séance comme je le souhaitais. Je commence à comprendre le fonctionnement des jeux, des activités, mais aussi à saisir quand et comment mettre les bénéficiaires et les animaux en contact. Cela fait déjà un moment que je l'observe dans sa pratique. Cela fait déjà plusieurs mois maintenant. J'ai l'impression d'avoir intégré comment créer du contact entre l'animal et le senior. Tout à l'heure, nous étions avec des bénéficiaires porteurs de démences lourdes. Une dame était en fauteuil roulant. Je ne savais pas très bien si elle comprenait ce que je lui disais. Mais j'ai tenté le tout pour le tout, et lui ai proposé de prendre Yoda sur ses genoux et de la caresser. Elle m'a regardé et m'a souri, les yeux plein de larmes. Elle avait quelques problèmes moteurs, je l'ai donc aidé à poser sa main sur Yoda, et à la caresser. »*

Cet extrait montre le rôle essentiel tenu par l'intervenant en médiation lors de la mise en contact du bénéficiaire et de l'animal, lorsqu'il ne se réalise pas de manière spontanée. Dans l'extrait ci-dessus, grâce aux savoirs, savoir-faire et savoir-être transmis par Alexandra, j'ai eu la chance d'endosser le rôle d'intervenante en médiation animale durant une séance. L'immersion était donc totale. Cet extrait démontre la force et le pouvoir du geste lorsque la parole est défaillante. La bénéficiaire, au vu de ses pathologies et fonctions motrices altérées, n'était pas en capacité de me répondre, ni d'interpeller le chien, que ça soit par la parole ou via des gestes autonomes. Je l'ai donc accompagné dans ce contact avec l'animal. « L'envie de caresser ne suffit pas » (Michalon, 2014 : 265). Pour certains bénéficiaires, j'ai pu observer que sur le plan moteur, caresser le chien pouvait se révéler être une tâche compliquée. En effet, déplier sa main, la poser sur l'animal, et exécuter ce petit mouvement de va-et-vient peut être très éprouvant voire impossible d'un point de vue psychomoteur (Michalon, 2014).

Ces gestes peuvent pourtant sembler comme incorporés, anodins, pour la majorité d'entre-nous mais requièrent parfois, une maîtrise corporelle que les bénéficiaires âgés ou porteurs de handicaps ne possèdent pas ou plus. Généralement, un ergothérapeute est présent pour assister et épauler Alexandra lors des activités. Cette présence prend tout son sens au vu de l'effort psychomoteur à fournir pour certains résidents. Mais en pratique, cette disponibilité des soignants est rarement à souligner. Dans de nombreuses maisons de repos visitées, le manque de personnel est un sujet récurrent. Nous sommes fréquemment seules à gérer l'activité.

De plus, comme l'exprime Michalon (2014), lorsque la parole est défaillante, cette dernière laisse place au geste. Souvent, ce geste est empreint d'affection envers l'animal comme j'ai pu en être le témoin lors de mon terrain. La caresse, le geste, viennent alors pallier la déficience langagière.

Cependant, il peut arriver que ces témoignages corporels prennent d'autres formes que des marques d'affection.

Certains bénéficiaires, souvent désorientés ou déments, montrent des signes d'agressivité envers l'animal. Lors d'activités avec des publics déments, il est arrivé à maintes reprises qu'Alexandra ou moi-même devions nous montrer particulièrement attentives face à ce genre de comportements. Ces attitudes se constataient majoritairement lorsque les activités se déroulaient à destination d'un public porteur de « double-diagnostique ». Dans certaines maisons de repos, en fonction des étages où les activités s'organisaient, le public n'était plus nécessairement constitué uniquement de seniors. J'ai donc parfois pu appréhender un public plus jeune, porteur de lourdes pathologies spécifiques (Korsakoff, schizophrénie,...).

Selon le *CAMH* (centre de toxicomanie et de la santé mentale), l'expression « double diagnostique » désigne « l'existence concomitante, chez une même personne, d'une déficience intellectuelle et d'un problème de santé mentale »<sup>6</sup>. Il m'est arrivé d'accompagner Alexandra dans des services spécialisés en double diagnostique, ou dans des *CANTOU*<sup>7</sup>. Ceux-ci ont comme objectif de faire « cohabiter des personnes désorientées, en déclin cognitif, avec d'autres moins désorientés pour stimuler les premières et tenter de préserver leur autonomie » (Frégeac, 2015, cité dans Vanderheyden et al., 2017).

Face à ce type de public dont les réactions avaient souvent un caractère imprévisible, la vigilance était de mise pour la sécurité de tous, tant des bénéficiaires que des chiens. Toutefois, après une activité sensorielle exécutée auprès de « double diagnostique » comme les nommait Alexandra, elle remet en question sa prochaine venue au sein de cette institution afin de préserver le bien-être des chiens... En effet, l'activité ne fut pas de tout repos. Alexandra et moi étions accompagnées d'un jeune stagiaire fraîchement en poste dans l'institution, issu de l'option aide aux personnes du cycle secondaire. Il ne connaissait manifestement pas les pathologies et les comportements des résidents et encore moins la manière de réagir adéquatement en cas de problèmes.

Œuvrer auprès et avec ce type de public requiert un encadrement adapté qui viendra seconder l'intervenante lors des activités de médiation. Alexandra m'expliqua donc qu'il était impossible de réaliser l'activité en sous-effectif, que cela représentait un potentiel danger tant pour les chiens que pour les bénéficiaires. Ainsi, elle réclama davantage d'encadrants aptes à intervenir en cas de besoin. Ce fut à juste titre car, une dizaine de minutes après le début de l'activité, les chiens déambulaient sur la table, lorsqu'une dame se montra agressive et fit un geste brusque, similaire à un geste de frappe, en direction de Malia. Dans la majorité des interventions auxquelles j'ai assisté, les manifestations que

---

<sup>6</sup> Définition provenant du site officiel du centre de toxicomanie et de santé mentale, <https://www.camh.ca/fr/info-sante/index-sur-la-sante-mentale-et-la-dependance/double-diagnostic#Aper%C3%A7u>

<sup>7</sup> CANTOU : Centre d'Animation Naturel Tiré d'Occupations Utiles

l'on pourrait qualifier de violentes n'ont pas été légion. Elles sont rapidement désamorçées par l'intervenante ou par les soignants présents.

## 5.6 Ritualité du geste de caresse

Le geste le plus fréquemment rencontré lors des séances de médiation reste la caresse.

Selon Michalon (2014), les séances de soin par le contact animalier sont très souvent ritualisées par ce geste (en début, et/ou en fin de séance). Il marque la temporalité de la séance. Michalon (2014) le considère comme une manière corporelle de saluer les animaux présents. L'intervenant veille à ce que ce rituel de salutation soit respecté par les participants (Michalon, 2014).

Lors de mon terrain ethnographique, chaque séance débutait par une distribution de biscuits accompagnée de caresses. Les bénéficiaires, chacun à leur tour, offraient un biscuit aux différents chiens. Grâce à cet appât, cette amorce sociale, un premier contact corporel pouvait alors s'établir entre bénéficiaires et chiens. S'en suivait d'ailleurs très souvent, une salutation par la parole « Bonjour ma belle ! », « Que tu es belle », « Comment tu vas aujourd'hui ? », etc. Certains résidents étaient également adeptes de manifestations affectueuses, d'autres cherchaient à prendre les chiens sur leurs genoux. Un panel de marques d'affection corporelles était donc possible et réalisable de part et d'autre.

Pour le bénéficiaire de soins, le contact avec la fourrure, le poil de l'animal, peut avoir un réel effet relaxant voire apaisant. Bibi Degn mentionne d'ailleurs que ces effets apaisants prévalent tout autant chez l'animal que chez le bénéficiaire (Demaret, 1997 cité dans Servais, 2007 et Barrois et al. 2020). La séance de soins par le contact animalier se révèle ainsi bénéfique pour tous les acteurs en présence.

L'*idle play*, concept d'Aaron Katcher, met en exergue une forme de toucher particulier qui consiste à plonger la main dans la fourrure de l'animal en le caressant, grattant, chatouillant (Servais, 2007). J'ai été le témoin de ce geste à maintes reprises. La chienne Yoda était particulièrement prisée par les participants.

Cet *idle play* s'apparente en fait au grooming qui est un toilettage social pour de nombreuses espèces animales. Cette toilette particulière leur permet d'apaiser les tensions, de se rassurer, mais également de se gratter à la recherche de parasites (Servais, 2007).

Les caresses peuvent revêtir d'autres formes notamment lorsque le bénéficiaire est muni d'une brosse. L'animal devient alors l'objet de soin. Cette toilette est alors l'occasion pour le bénéficiaire d'avoir des gestes doux envers l'animal, de lui parler, de le caresser (Michalon, 2014). Le bénéficiaire est dans une proximité physique avec l'animal. Pendant ces moments de soin, le bénéficiaire passe de soigné à soignant.

La brosse peut également assurer une certaine distance entre le bénéficiaire et l'animal lorsque le sénior éprouve de la réticence à le toucher (Michalon, 2014).

Cette notion de plaisir partagé entre l'animal et le bénéficiaire durant les séances constitue un élément essentiel dans les pratiques d'Alexandra. En effet, au-delà de la notion du respect et du bien-être envers ses chiens, elle accorde une importance prépondérante à ce que ses chiennes éprouvent un certain plaisir à « venir travailler »<sup>8</sup>.

Elle connaît leurs préférences respectives vis-à-vis de tel ou tel exercice et vis-à-vis de tel ou tel endroit. Ainsi, elle propose toujours aux bénéficiaires de choisir la chienne qui se révèle la plus adaptée à l'exercice proposé afin que l'activité constitue un moment agréable voire ludique pour l'animal.

Un aspect important que j'ai relevé lors de mon expérience ethnographique et, qui est à mettre en lien avec les éléments mentionnés ci-dessus, est le fait qu'Ulli, quatrième chien d'Alexandra, ne participe pas aux activités. Lorsqu'elle l'a recueilli, elle pensait également en faire un partenaire de travail, un travailleur du care. Cependant Ulli s'est montré être un chien très réactif à l'environnement, réagissant au moindre stimulus présent. Selon sa propriétaire, extrêmement craintif de l'inconnu (humain et non-humain), il peut parfois faire montre d'agressivité quand ses émotions le submergent et qu'il ne parvient plus à gérer la situation.

Alexandra a pourtant essayé maintes fois de l'amener à participer en douceur à ses pratiques, en respectant son propre rythme, et en étant toujours attentive à ses réactions. Entretenant moi-même de bons rapports avec Ulli, Alexandra m'a vu comme une potentielle alliée quant à la (re)venue d'Ulli au sein de ses activités de médiation. Cependant, ces tentatives furent vaines. L'animal se montrait toujours apeuré, prostré dans un coin de la pièce, fuyant tout contact avec les bénéficiaires. Cependant, certains seniors parvenaient parfois, à entrer en relation avec lui de manière inexplicable mais ces situations relevaient plutôt du caractère anecdotique. En voyant l'inconfort de son chien durant les activités, elle posa donc le choix de ne plus l'amener en maison de repos.

Tous ces éléments rencontrés sur mon terrain, m'ont amené à souligner les notions de bien-être et de plaisir autant chez l'animal que chez le bénéficiaire.

Lorsque les séances de médiation touchaient à leurs fins, Alexandra concluait en disant « On va dire au revoir aux chiens, et les remercier. ». Une seconde distribution de biscuits s'en suivait, analogue aux rituels remarqués lors de la première, riche en caresses et en manifestations affectives.

---

<sup>8</sup> Expression émiqye employé par Alexandra

## 5.7 Parole

Bien entendu, le contact corporel n'est pas la seule façon de se mettre en lien avec l'animal lors des séances. La parole, est, elle aussi, très souvent mobilisée mais est presque systématiquement accompagnée d'un geste envers l'animal (Michalon 2014) comme expliqué précédemment lors de la distribution de biscuits.

Si je m'en réfère au point relatif aux différents guidages (Michalon, 2014), l'utilisation de la parole peut également servir de recadrage par l'intervenante, tant au niveau des bénéficiaires que des chiens. De plus, elle permet de souligner le geste (caresse...).

Solomon (2010) relève également le rôle important du langage lors de séances de médiation animale avec des chiens et des enfants présentant des troubles autistiques. La contribution du chien dans les interactions est transformative (Solomon 2010 : 153).

## 5.8 Regard

Selon Servais (2007), le regard joue également un rôle non-négligeable dans la régulation de l'interaction sociale. Cet élément relevant de la communication non-verbale est présent tant chez les humains que chez les animaux. Toujours selon elle, le regard au sein de la communication inter-espèce concourt à la création d'une « sphère de communication » (Servais, 2007 : 49). Les regards échangés entre l'homme et l'animal peuvent alors revêtir différentes significations.

Lors de mon terrain, le regard fut un vecteur communicationnel très prégnant, dans le chef des bénéficiaires, de l'intervenante, ou encore dans celui des chiens. En effet, les bénéficiaires de soin rencontrés étaient parfois très diminués au niveau de leur capacités motrices (tétraplégie, etc.) et, certains ne maîtrisaient plus la parole. La communication dans ce type de situation, n'était guère aisée au premier abord.

Le regard pouvait alors se révéler être le canal à emprunter. Durant mes observations, l'intervenante le mobilisait comme une amorce communicationnelle. En effet, dans la perspective de créer un premier contact avec les seniors, elle tentait d'abord de capter leur regard. Cet appui visuel prévalait chez tous les types de bénéficiaires (déments ou non, encore en pleine possession de leurs moyens psychomoteurs ou non). Lorsque je m'adressais aux bénéficiaires, j'accordais également beaucoup d'importance à cet aspect de communication. Généralement, lorsque je soutenais le regard d'un résident, celui-ci saisissait directement que j'allais lui adresser la parole en soutenant mon regard.

Cependant, dans certains cas, notamment lorsque les bénéficiaires souffrent de la maladie d'Alzheimer, ou d'autres démences, l'amorce communicationnelle n'était pas toujours aussi aisée. Avec ce type de public, les séances étaient majoritairement axées sur des aspects relevant du domaine

sensoriel. L'activité majeure visait essentiellement une mise en contact entre le bénéficiaire et l'animal par le biais du toucher (caresses...). Le regard était alors généralement couplé au toucher. Dans ces cas de figures, Alexandra ou moi-même accompagnions le bénéficiaire dans le geste, « Regardez Madame R., nous sommes en train de caresser le ventre de Yoda. ».

Les personnes atteintes de démence ne sont plus en pleine possession de leurs moyens cognitifs et présentent des difficultés à communiquer selon les codes communicationnels des « non déments », qu'ils soient verbaux ou non (d'Arripe et al., 2014).

Si l'on se réfère à la définition biomédicale de la démence d'Arripe et al. (2014), elle se caractérise par une dégénérescence cognitive jouant ainsi principalement sur la dimension langagière et verbale de la communication. Cependant, les auteurs soulignent qu'il est malgré tout, toujours possible, pour la personne démente d'entrer dans un processus de communication.

Lors des activités spécifiques prévues avec ce type de publics, nous n'avions pas besoin que de pléthore de matériel. Il suffisait d'installer une nappe antidérapante sur la table, pour la sécurité des chiens. L'activité pouvait ainsi débuter. Nous mettions alors les chiens sur la table, et ceux-ci se baladaient selon leur bon vouloir, allant à la rencontre des bénéficiaires. Alexandra mettait des brosse à disposition, ainsi que des balles revêtues d'une texture particulière (balles sensorielles).

Paradoxalement, lors de ces activités sensorielles où la mise en relation entre le chien et le bénéficiaire constitue l'objectif premier, le toucher n'était pas le seul sens mobilisé. Le regard constituait aussi un canal majeur au sein des interactions.

Certains bénéficiaires posaient leur regard sur les chiens, et suivaient des yeux le trajet que ceux-ci empruntaient sur la table. Dans ce cas de figure, les résidents montraient un intérêt pour l'animal. La mise en contact devenait plus aisée pour l'intervenante. Le regard posé par les résidents sur les chiens devenait une amorce à la mise en contact physique avec l'animal. Il était rare que le résident porte de l'intérêt aux chiens, sans vouloir passer par un contact tactile.

## 5.9 Attention conjointe

Les échanges de regards ne sont pas l'apanage des prémices communicationnels entre l'intervenante et les résidents. J'ai en effet constaté à de nombreuses reprises des échanges de regards entre les chiennes et les bénéficiaires. Une des séances auxquelles j'ai pu assister a été particulièrement significative à ce sujet.

Extrait de mon journal de terrain, 8 février 2023 se déroulant l'après-midi dans une des maisons de repos :

*« Alexandra m'avait prévenue que cette après-midi les activités s'organiseraient dans une perspective purement sensorielle puisque nous serions face à un public particulièrement désorienté. Effectivement, plusieurs résidents étaient atteints de la maladie d'Alzheimer et ne s'exprimaient plus oralement. D'autres semblaient « enfermés dans leur bulle » et regardaient dans le vide [...]. On posa les chiens sur la table. Monsieur Y ne portait pas d'attention aux chiens. Son regard était baissé, il semblait ailleurs. Je lui ai d'abord demandé s'il était d'accord de caresser Funky. Je lui parlais doucement, positionnée à sa hauteur. Il ne réagissait pas à ma présence, comme si j'étais transparente. J'ai alors doucement posé ma main sur la sienne, pour lui montrer ma présence. Il me regarda alors, et je lui ai reposé la question. Il me sourit, et ensuite, nous avons caressé Yoda ensemble. Je guidais sa main qui était dans la mienne. Lui qui ne regardait que ses genoux depuis le début de l'activité, ne quittait maintenant plus Funky du regard. Funky le regardait elle aussi. »*

Un premier élément que je souhaiterais souligner dans cet extrait, est que contrairement à ce qui a été préalablement énoncé, le regard n'a pas servi d'amorce à la communication. Ici, le toucher a été utilisé pour attirer l'attention du bénéficiaire. L'amorce par le regard, dans le cas présent, n'a pas donné les résultats escomptés.

Ainsi, dans un premier temps, j'ai tenté de créer un contact avec Monsieur en m'approchant de lui et en lui parlant. N'ayant pas de réactions de sa part et ayant déjà vu Alexandra et les soignants œuvrer de la sorte dans ce genre de situation, je me suis alors permise de lui toucher doucement la main. Ce contact physique visait à attirer son attention, afin de pouvoir interagir avec lui. Je pris comme un consentement le sourire esquissé par le bénéficiaire. J'ai alors appelé Funky. Elle s'est présentée en face de Monsieur. De longs regards entre les deux se sont alors échangés. Funky portait toute son attention sur le visage de cet homme, ne le quittant plus des yeux.

Comme Zaccai-Reyners (2023 : 54 ) le relate, ayant été elle-même, spectatrice « d'expériences extraordinaires<sup>9</sup> », ce partage d'un « présent vivant » s'appuyant sur des pratiques incorporées permet de retrouver une sensibilité éteinte ou oubliée (Zaccai-Reyners, 2023). Ce résident, habituellement éteint d'après les propos des soignants, a, ici, montré une certaine disponibilité attentionnelle, émotionnelle dans le cadre de l'activité.

Ces éléments relatifs au regard m'amènent à aborder la notion d'attention conjointe (Tomasello, 2006 cité dans Flahault, 2015). Si je m'en réfère à la définition phénoménologique d'Etienne Bimbenet (2010), « l'attention conjointe se définit comme le fait de partager l'attention d'autrui » (p.93). Dans le cadre de mon terrain, ce regard partagé s'est ainsi produit entre les différents acteurs du dispositif.

---

<sup>9</sup> L'auteure qualifie « d'expériences extraordinaires » des expériences où les patients sont mis en présence de contacts, de sons [...] qui enrichissent leur environnement perceptuel et émotionnel. Ces moments ont également en commun une rupture avec la routine, le quotidien. L'inattendu est donc un élément majeur.

Ainsi, Bimbenet (2010) exprime que pour l'établissement d'une « attention conjointe », il faut donc au moins être deux à porter son attention sur un même objet, « l'objet cible ». Une triade se forme alors entre les deux protagonistes et cet élément regardé par ces deux derniers. Il parle de « triangle référentiel », cette attention conjointe ne s'inscrit donc plus dans une simple relation dyadique entre deux personnes (Bimbenet, 2010). Selon Tomasello (2006 ; cité dans Flahault, 2015 : 110), l'attention conjointe « résulte de la capacité de s'engager à plusieurs dans un processus commun ». Donc, dans le cas présent, le bénéficiaire et moi-même étions engagés dans une action commune, à savoir, caresser Funky. Nous avons tous les deux le regard posé sur l'animal, Funky était ici l'objet cible au sein de la triade, de ce « triangle référentiel » (Bimbenet, 2010).

## 5.10 Mise en mouvement du corps

Outre ces aspects inhérents à la défaillance corporelle relatés précédemment, certaines activités de médiation peuvent s'inscrire dans des schémas analogues à ce que l'on pourrait qualifier d'ateliers de psychomotricité pour les bénéficiaires.

Durant mon ethnographie, j'ai pu observer la mise en place et la réalisation de ces séances où le corps du bénéficiaire est davantage sollicité voire mobilisé. Lorsqu'Alexandra décide de faire une activité de ce type, elle prévoit le matériel nécessaire et arrive alors avec un grand sac de type fourre-tout, remplis d'objets divers et variés : cerceaux (petits et grands), petits cônes, tunnel en toile, petit obstacle à franchir, balles, dossard à enfiler au chien, diverses fiches avec des pictogrammes, et les incontournables biscuits, source inépuisable de motivation pour les chiens d'abord, mais également pour le public visé.

Mais paradoxalement lors de ces activités particulièrement outillées, ce sont les chiens qui vont réaliser certaines prouesses ! Les bénéficiaires, quant à eux, devront leur faire effectuer certains « tours ». Dans cette perspective, la personne âgée devra adapter son allure, ses gestes, sa posture voire éventuellement s'abaisser si son corps lui permet.

Comme l'exprime Michalon (2011), le défi pour le bénéficiaire dans ce type d'activités est, dans un premier temps, d'intégrer la consigne demandée. Lors de mon terrain, le résident devait souvent identifier l'action à réaliser sur une carte, préalablement tirée du harnais de l'animal jouant le rôle de « facteur ». Une fois l'action identifiée, et, le chien choisi pour réaliser cette action, le bénéficiaire doit alors être en capacité de verbaliser une commande précise à l'animal qui devra s'exécuter. Cette commande s'ancre dans une posture corporelle bien particulière, souvent, un geste du bras ou de la main peut accompagner l'ordre demandé. Cette demande est renforcée par une parole claire et un ton ferme. Ces aspects ne sont malheureusement pas toujours applicables dans le cadre de séances avec un public diminué. Il est donc nécessaire de les envisager avec adaptabilité.

Lorsque l'état physique du résident le permet, l'intervenante l'invite à adopter la position debout. En effet, comme l'exprime (Beiger et Dibou, 2017), le mouvement ainsi que la station debout sont deux choses incontournables pour préserver un certain bien-être chez la personne âgée. Dans une perspective d'indépendance, la personne âgée doit idéalement réaliser régulièrement de courts exercices lui permettant ainsi de maintenir sa force musculaire (Beiger et Dibou, 2017).

Au sein des interventions de médiation, le chien constitue une incitation au mouvement pour les bénéficiaires. Sa présence suscite une réelle motivation. Lors d'une discussion informelle avec une ergothérapeute, elle m'a fait remarquer que certains bénéficiaires montrent plus d'enthousiasme et participent plus volontiers aux activités de psychomotricité avec les chiens qu'aux séances classiques de kinésithérapie.

De plus, dans ce schéma, le bénéficiaire est positionné comme guide de l'action du chien. Il le commande, il dispose d'un certain pouvoir d'agir sur un être-vivant. Cet aspect non négligeable l'incite à l'action, élément « extraordinaire » en regard de la majorité de ses journées passées dans une certaine forme d'attente (soins, repas,...) (Zaccai-Reyners, 2023). Il passe ainsi, une nouvelle fois, d'un statut de soigné à soignant. De plus, l'estime de soi, déjà accrue lors de la réalisation de tâches « physiques » (Beiger et Dibou, 2017), se voit renforcée.

### 5.11 « Abstention », « auto-contention », du chien médiateur

Comme préalablement abordé, lors des thérapies assistées par l'animal, un corps à corps se joue entre celui de l'animal et du bénéficiaire (Michalon, 2014). Lors de cette rencontre corporelle, l'animal fait souvent preuve d'une grande tolérance. Lors de mes observations participatives, j'ai pu être témoin de la malléabilité dont les chiens devaient parfois faire preuve. Cette qualité peut être mise en lien avec la sociabilité accrue qui leur est demandée, ainsi que leur bonne volonté (De Villers, 2016).

Durant mon ethnographie, j'ai pu être témoin de l'impassibilité des chiennes lors des activités, et ce, particulièrement lors des activités strictement sensorielles visant un public plus ou moins désorienté.

Extrait de mon journal de terrain, 2 décembre 2023, salle d'activité au sein d'une maison de repos :

*« Le public de ce matin était fortement désorienté. La majorité des résidents présents à l'activité ne s'exprimait plus oralement. Quelques résidents m'ont cependant fait la conversation, mais l'incohérence de leurs propos était à souligner. [...] L'activité allait donc être sensorielle. Nous avons installé la nappe anti-dérapante sur la table. Ensuite, nous y avons mis les chiens. Alexandra posa également quelques brosses aux quatre coins de la table, pour que les résidents puissent s'en saisir,*

*afin de brosser les chiens. Aujourd'hui Malia était au centre de toute leur attention. Elle était couchée sur la table, et trois résidents la caressaient. Une dame, debout face à elle, lui embrassait avec détermination le haut de la tête. Ces gestes étaient assez brusques. Un monsieur assis lui grattait le dos, tandis qu'une dame s'amusait avec le bout de sa queue. »*

La tolérance de Malia face à cette situation est assez remarquable. Celle-ci, entourée par tous ces bénéficiaires, se laissait toucher et caresser sans broncher. Michalon (2014) exprime que cette impassibilité chez l'animal lors des activités de médiation est d'autant plus perceptible face à un public agité. Lors d'activités avec des groupes dont les résidents sont désorientés, il est très fréquent que ces derniers fassent preuve d'une agitation assez marquée. Cette non-réactivité de la part de l'animal contraste avec ce que l'on pourrait qualifier d'agitation ambiante. Malia semblait effectivement apaisée. Ses paupières étaient presque closes, elle semblait assoupie. Sa respiration était lente, l'animal semblait dépourvu de stress.

Michalon explique que lors de ces moments où les animaux « prennent sur eux » (Michalon, 2014 : 268), ils ne sont pas passifs pour autant. En effet, la qualité de l'animal réside alors dans le fait de savoir quand « faire », mais également quand « ne pas faire » (Michalon, 2014). L'animal saisit quand répondre ou non aux sollicitations corporelles ou verbales du bénéficiaire (Michalon, 2014). Dans ce dernier extrait de mon journal de terrain, Malia parvient parfaitement à saisir qu'elle doit se laisser toucher par les différents bénéficiaires. Celle-ci laisse son corps à leur portée, sans montrer le moindre signe de désaccord. Malia est parvenue à filtrer les différentes sollicitations. Sa forte capacité d'abstention ainsi que « d'auto-contention » (Michalon, 2014 : 266) est à souligner, et contribue au bon déroulement des séances. Cependant, il peut arriver que les chiens, pour diverses raisons, peinent à rester tolérants et disponibles aux bénéficiaires. Chaque chien possède son propre niveau de sociabilité et d'intérêt envers l'inconnu (De Villers, 2016). Malia est sans aucun doute la moins craintive des chiens de l'intervenante, et plus tolérante que Funky face aux bénéficiaires. Elle se laisse souvent à la disposition de ceux-ci, calme et sans bouger. D'ailleurs, Alexandra connaît les limites de ses chiens. Lors de mon ethnographie, nous nous sommes rendues dans un hôpital psychiatrique. Les patients peuvent faire preuve d'une forte agitation et se montrer brusque de façon imprévisible. Alexandra m'a alors expliqué qu'elle ne prenait jamais Funky dans cette infrastructure. Dans cet endroit, Funky s'était montrée apeurée et avait alors réagi de façon brusque en faisant mine de mordre un bénéficiaire. L'intervenante m'avait exprimé le fait que chacun de ses chiens possède ses propres limites, et qu'elle souhaite les respecter au maximum. Ainsi, elle fait majoritairement appel à Malia face à des bénéficiaires plus agités. Celle-ci fait preuve, en effet, d'un comportement plus tolérant et donc plus adapté dans ce type de situation.

Le corps de l'animal tout comme celui du bénéficiaire, sont tout deux réellement impactés lors de la rencontre inter-espèces au sein de séances de médiation animale.

## Conclusion

Mon enquête ethnographique portant sur la médiation animale s'est déroulée sur plusieurs mois. J'ai pu suivre le quotidien d'Alexandra, intervenante en médiation animale au sein de différentes maisons de repos et maisons de soins de la région bruxelloise. J'ai ainsi pu m'immerger dans son quotidien, rythmé par les activités de médiation animale qu'elle réalise avec ses chiens domestiques. Toutefois, mon ethnographie ne s'est pas uniquement circonscrite aux interventions assistées par l'animal, mais également aux moments de vie dans lesquelles elles s'inscrivent tant en amont qu'en aval de la séance. Selon l'IAHAIO, « l'Activité Assistée par l'Animal se base sur des interactions ou des visites informelles souvent menées par un bénévole et son animal avec des objectifs de motivation, d'éducation ou de récréation »<sup>10</sup>.

Au travers de ce travail de fin d'études, j'ai souhaité focaliser ma démarche réflexive sur les éléments participant à l'efficacité du dispositif de médiation animale.

En effet, lors de mon enquête ethnographique, des éléments significatifs ont émergé d'emblée que ça soit dans la mise en place, dans la préparation des interventions, ou lors de leur déroulement (rôles des chiens au sein du dispositif, importance du cadre, etc).

Ainsi, au départ de ma posture d'observatrice participante, j'ai pu être le témoin privilégié de la relation particulière qu'entretient l'intervenante avec ses chiens. Ceux-ci, de part leur pluralité de statuts, endossent différents rôles au sein de la relation avec leur maîtresse : chiens de compagnie et partenaires de travail. Cet aspect pluriel, dans le chef des chiens, impacte le dispositif de médiation animale mis en place par l'intervenante.

Comme l'exprime Piette (2002), la relation entre un maître et son chien peut présenter une certaine asymétrie. Le chien de famille, et plus précisément ses comportements, sont effectivement le fruit d'une domestication. J'ai pu retrouver ce dressage au sein des activités de médiation. Ce contrôle relatif de l'animal était d'ailleurs prescrit pour un déroulement optimal des séances. La capacité d'obéissance de l'animal constitue le socle premier des séances de médiation dans le cadre du dispositif de soins. En effet, les chiens médiateurs doivent avoir la capacité de répondre à certains ordres et d'adopter certains comportements. Et comme l'exprime Digard (1999), cela requiert une soumission de l'animal vis-à-vis de son maître.

Cependant, même si l'obéissance du chien constitue un élément de départ majeur, non seulement du dispositif, mais également, de son efficacité. Cette notion de l'obéissance amène à aborder également

---

<sup>10</sup> Définition issue du site officiel de l'IAHAIO, <https://iahaio.org/wp/wp-content/uploads/2021/01/iahaio-white-paper-2018-french.pdf>

celle de la désobéissance. En effet, comme l'exprime Michalon (2014), l'animal au sein des activités de médiation possède le statut particulier de « vivant-personne ». Dans le cadre de mon terrain, les chiens possèdent effectivement leur propre capacité d'action (Latour, 1994). Ils ne sont pas réduits à une soumission aux ordres de l'intervenante. Ceux-ci n'étaient pas de simples « animaux objets » (Sanders, 2016) ou encore des « outils vivants » (Ferret, 2016). Les chiennes jouissaient d'une liberté relative, leur permettant de prendre d'éventuelles initiatives (se diriger spontanément vers un participant etc). Néanmoins, dans le cas présent, les chiens disposaient préalablement d'une éducation qui s'est voulue centrée sur la sociabilité et l'écoute. Cet aspect constituait un terreau fertile quant à une prise d'initiatives mesurée chez les chiens. Celles-ci, lorsqu'elles s'inscrivaient dans le cadre défini par les activités, étaient toujours vivement encouragées par Alexandra, l'intervenante.

Ainsi, l'entame de mon terrain ethnographique s'est centrée dans un premier temps sur la relation entretenue entre l'intervenante et ses partenaires canins au sein du dispositif. Il était nécessaire de viser, à ce stade, l'établissement d'une connaissance mutuelle dans une perspective de confiance réciproque au sein de ma relation ethnographique avec l'intervenante et ses chiens.

Une fois cette étape que l'on pourrait qualifier d'approvisionnement mutuel, réalisée, j'ai alors pu dans un premier temps m'attacher aux différents éléments constituant le dispositif, en vue de me pencher sur son efficience, dans un second temps.

Si l'on s'en réfère à la définition de l'activité assistée par l'animal, proposée par l'IHAIO, « l'Activité Assistée par l'Animal se base sur des interactions ou des visites informelles souvent menées par un bénévole et son animal avec des objectifs de motivation, d'éducation ou de récréation », peut-on conclure de l'efficience de ce type de dispositif lorsque les objectifs d'éducation, de motivation et de récréation sont atteints ?

Ainsi, pour reprendre la définition foucaldienne du dispositif de Michalon (2014), il englobe à la fois des éléments matériels et immatériels qui contribuent à la mise en place d'un cadre « thérapeutique » efficace et efficient.

Il est important de souligner d'emblée l'importance de l'organisation spatiale dans le contexte de ces séances de médiation. De plus, le concept de "soma" de Csordas (1993) propose de considérer le corps comme étant en relation étroite avec son environnement. Dans le cadre des activités de médiation réalisées sur mon terrain, j'ai pu observer l'impact du contexte et de l'environnement sur les séances. Comme l'ont souligné Csordas (1993) et Michalon (2014), l'attention portée au corps et aux sensations corporelles dans un cadre à visée thérapeutique est profondément influencée par le dispositif et l'espace environnant. En examinant de près un épisode significatif où un changement de lieu a perturbé le déroulement d'une séance, nous avons pu observer l'importance des "guidages durs" (Michalon, 2014) et leur impact sur les dynamiques entre les participants humains et animaux. Cette analyse met

en lumière l'importance de prendre en compte le contexte et l'environnement dans la planification et la mise en œuvre des activités de médiation animale, afin d'optimiser leur efficacité.

Ces "guidages souples" et ces "guidages durs", comme les définit Michalon (2014), jouent un rôle particulièrement important lors des interventions thérapeutiques, ainsi que dans l'efficacité de ces dernières. Ces deux types de guidages, qu'ils soient d'ordre verbal ou matériel, contribuent à façonner la relation entre l'animal et le bénéficiaire au sein du dispositif. L'agencement spatial et les objets utilisés peuvent avoir un impact significatif sur le déroulement des séances (Michalon, 2014), comme illustré par l'incident où la présence de nourriture a perturbé les chiens. Ces éléments viennent former un contexte bien particulier, un environnement spécifique. Le corps, tant celui de l'animal que des bénéficiaires est engagé dans ce contexte et interagit avec lui : ce soma (Csordas, 1993) entre en relation et interagit avec tout ce qui l'entoure. Ainsi, l'espace et les éléments qui le composent viennent jouer un rôle dans l'efficacité du dispositif.

Le contexte, l'environnement, viennent-ils guider les corps et par extension les actions qu'ils produisent ? Le geste s'ancre toujours dans un environnement spécifique (Csordas, 1993). De ce contexte particulier découlent également des modes d'attentions somatiques particuliers, autrement dit, la façon dont les individus exercent leur attention. Cette attention somatique est directement en lien avec le cadre. Ainsi, au sein des relations inter-espèces, le lieu revêt une importance non négligeable (Birke, 2017, cité dans Pettit et Brandt, 2022). Cette importance de l'environnement s'est révélée de manière prégnante sur mon terrain lors de l'épisode avec la présence de nourriture au sol ou sur les vêtements de certains séniors présents à l'activité. L'environnement, ici caractérisé par un changement de lieu, où la présence de nourriture au sol était manifeste, a directement influencé le comportement des chiens.

Outre l'importance conférée à l'environnement dans lequel se déroule les séances, Servais et De Villers (2012) soulignent également l'importance de considérer chaque geste ou interaction dans cet environnement spécifique. Cet élément s'inscrit dans la continuité du rôle majeur conféré à la dimension spatiale et contextuelle dans le cadre du dispositif.

Dans ce cadre, pour elles, il est nécessaire de dépasser une conception linéaire de l'animal, en le considérant comme un simple « outil thérapeutique » (Servais, De Villers, 2012). Il s'avère nécessaire de le positionner comme un agent, au même titre que les autres protagonistes en présence lors des interventions. Ainsi, ce dernier endosse un rôle majeur dans la co-construction de ce nouvel espace qu'est la séance de médiation (Servais, De Villers, 2012). Cette interaction crée un nouvel espace, un "écotone" (Servais, De Villers, 2012). Ce nouvel espace co-construit, à la jonction des différents systèmes en présence (intervenant, chiens, bénéficiaires), permet ainsi l'émergence d'un « nouveau soi » (Goffman, 1991).

Dans ce nouveau cadre co-construit, « l'écotone » (Servais et De Villers, 2012), le senior peut ainsi revêtir un « nouveau soi » (Goffman, 1991) en faisant montre de réactions et de compétences inattendues. Selon Dartevelle (1993), un cadre particulier génère un soi particulier. L'impact important de l'environnement est donc une nouvelle fois mis en exergue. Ce rôle du cadre a également des effets indéniables sur le corps des animaux et sur les comportements qu'ils vont adopter (Mouret, 2017). Il suffit de s'en référer à l'exemple du chien de l'intervenante, mis à l'écart des activités en maison de repos.

C'est ainsi que Goffman (1991) propose de se concentrer sur le statut de participation. C'est à dire sur le type de relations qu'un individu peut avoir vis-à-vis d'une action, qu'elle soit collective ou non. Dartevelle (1993 : 125) souligne que ce « cadre de participation » comprend alors « la relation de l'ensemble des membres à une action qu'il faut chercher à déterminer ». Les participants s'investissent à des degrés divers. Goffman (1991) souligne l'importance de percevoir plus largement les liens entre les actions et l'environnement. Il parle des cadres de l'expérience. L'expérience vécue lors des séances est propre à chacun des participants. Les cadres de l'expérience permettent ainsi de saisir la complexité des réalités sociales grâce au vécu différent de chacun des résidents, dans le cadre mon terrain (Goffman, 1991 ; Dartevelle, 1993). L'intérêt porté par les bénéficiaires aux activités, le sens qu'ils leurs confèrent, et leur motivation, participeraient donc à l'efficacité du dispositif, si je m'en réfère à la définition des interventions assistées par l'animal, proposée par l'IHAIO. Cependant, mon terrain m'a permis de constater que dans certains cas, des participants désorientés faisaient parfois montre de peu d'enthousiasme et quittaient l'activité. D'autres en revanche, montraient une réelle joie à la participation, en nous remerciant chaleureusement.

Au sein du dispositif de médiation animale, la notion de surprise occupe également une place non-négligeable, comme le soulignent Servais et De Villers (2012). L'extrait de mon journal de terrain du 11 mars 2024 exemplifie ce propos. En effet, il fait part d'une cette situation inattendue, durant laquelle l'intervenante a dû faire preuve d'improvisation et de créativité face aux comportements des chiens dans une perspective de maintien de l'activité (Malia refusait de participer...). Cette capacité à rebondir et à s'adapter aux réactions spontanées de l'animal fait partie intégrante des séances de médiation et des qualités de l'intervenante.

L'humour constitue bien souvent une « pirouette » pour réagir face à certaines situations et ainsi désamorcer de potentiels malaises tout en poursuivant l'activité (Beiger et Dibou, 2017). De plus, il peut influencer considérablement sur le dynamisme des séances, les participants sont alors immergés dans un climat positif, ils se montrent plus impliqués. Cet élément n'est-il pas également un aspect important contribuant à l'efficacité du dispositif ?

L'implication des différents acteurs constitue en quelque sorte le socle des activités de médiation animale (Rémy, 2015). Les chiens Malia, Funky et Yoda disposent d'un réel pouvoir d'agir et de faire

agir (Latour, 1994). Ils ne sont pas de simples participants passifs, tels des « outils vivants » (Ferret, 2016) mais des co-acteurs voire des co-auteurs des séances puisqu'ils contribuent à créer cet espace commun.

Leur autonomie et leur rôle distinct au sein du dispositif de médiation sont incontournables comme l'explique De Villers (2016) et Rémy (2015). En effet, sur le terrain, Alexandra considère ses chiens comme des êtres singuliers, dotés d'une volonté et d'une sensibilité qui leur est propre. Mes observations de terrain m'amènent à mettre en exergue l'attitude de l'intervenante vis-à-vis de ses chiens. Elle veille à éviter toute forme d'instrumentalisation de l'animal en favorisant une relation basée sur la collaboration et le respect mutuel. Ainsi, les interventions de médiation gérées par Alexandra s'inscrivent dans un cadre où humains et chiens interagissent au maximum dans une perspective qui se veut presque symétrique (Piette, 2002). Les séances se veulent ainsi respectueuses de tous, tant pour les bénéficiaires que pour les chiens au sein de cet espace « humanimal » (Fournier Chouinard, 2021), empreint de compréhension empathique de vigueur pour les deux types d'actants (Arluke et Sanders, 1996 cité dans Rémy, 2015). De plus, De Villers (2016) relève la notion de partenariat mise en avant par les acteurs de terrain, entre l'animal et son maître.

Un autre élément participant à l'efficacité des séances de soin par le contact animalier réside dans leur caractère « exceptionnel » (Zaccai-Reyners, 2023). En effet, pour les résidents, ces rencontres permettent une échappatoire à la routine présente en maison de repos, caractérisée par une succession de soins, etc (Hurard, 2013 ; Zaccai Reyners, 2023). Souvent, cette succession de soins se transforme en une sorte de « gardiennage des corps » qui s'attache à une préservation des fonctions vitales uniquement (Rimbert, 2008). La symétrie entre l'animal et les bénéficiaires, ou entre l'intervenant et le bénéficiaire contraste avec les relations asymétriques souvent présentes lors des soins quotidiens (Hurard, 2013). Ainsi, en brisant la monotonie de la journée, ces activités participent à la création d'un espace-temps particulier au sein duquel les résidents peuvent se détacher de l'attente perpétuelle à laquelle ils sont confrontés (Hurard, 2013, Zaccai-Reyners, 2023).

À la suite des observations relevées, étayées par plusieurs discussions avec les bénéficiaires, je me suis attardée sur les apports de ces moments privilégiés, où la présence des chiens et l'attention de l'intervenante offrent un moment de bien-être. Lors des activités collectives ou individuelles, les résidents peuvent se sentir entendus et valorisés (Ancet, 2014 ; Hurard, 2013). En effet, un temps spécifique leur est consacré en dehors de leur quotidien institutionnel. Il peut arriver que ce moment spécifique favorise la réémergence de compétences parfois enfouies ou peu mobilisées dans d'autres cadres, en découlant ainsi sur un bien-être relatif chez la personne âgée bénéficiaire. Ces moments extraordinaires permettent aux bénéficiaires de s'ancrer dans le moment présent (Zaccai-Reyners, 2023), échappant ainsi aux éléments d'attente et de monotonie qui caractérisent bien souvent leur quotidien en institutions (Ancet, 2014 ; Hurard, 2013 ; Zaccai-Reyners, 2023).

Dans le même ordre d'idée, l'attente chez la personne âgée diminuée est à mettre en lien direct avec la notion de dépendance (Ancet, 2014). Le senior se voit souvent confronté malheureusement à une indisponibilité manifeste du personnel soignant (Ancet, 2014). Cet aspect s'est montré particulièrement évident lors de mon enquête ethnographique. De plus, le public souvent désorienté, peut se montrer dépourvu de la notion de temps (Ancet, 2014). Il s'agit ici de « l'attente mixte », décrite par Ancet (2014), qui constitue à la fois une attente corporelle et une attente temporelle. Les interventions de médiation peuvent révéler à cet égard, un caractère positif, dans la mesure où la personne peut s'ancrer dans le hic et nunc, dans ce présent partagé co-construit (Zaccai-Reyners, 2023).

Après m'être penchée sur les différents éléments significatifs constituant le dispositif de médiation animale présent sur mon terrain, à savoir, les éléments matériels et immatériels, le cadre comprenant les différents guidages, l'écotone (Servais et De Villers, 2012), l'émergence d'un « nouveau soi » dans ce cadre spécifique (Goffman, 1991), la notion de surprise, l'utilisation de l'humour, la routine et l'attente, je vais à présent me focaliser sur les différents aspects relatifs au corps.

En effet, le corps constitue le réceptacle des points d'ancrage des différentes formes de contacts au sein de la triade intervenante-bénéficiaire-animal. Cette mise en relation corporelle présente ou pas un caractère spontané (Michalon, 2014). Dans ce cadre, le rôle de l'intervenante est primordial notamment sous le prisme des guidages souples (recadrage par la voix, accompagnement dans le geste, etc) (Michalon, 2014).

La communication verbale occupe une place majeure lors des activités (Mondémé, 2018). Les bénéficiaires s'adressent souvent aux chiens sur un mode analogue à une relation parenthétique (Piette, 2002). En effet, ils emploient une syntaxe simplifiée dont le vocabulaire est souvent teinté d'éléments affectifs (« Oh ma belle chérie » etc). La sonorité employée est particulière et les intonations sont accentuées (Mondémé, 2018).

Toutefois, la communication verbale ne constitue pas à elle seule, le seul vecteur communicationnel. Au sein des relations inter-espèces, le corps est « un lieu d'interactions symboliques sur base non discursive » (Brandt, 2004 : 304). Il faut comprendre le corps comme étant un médium partagé et, compréhensible pour les deux espèces (Brandt, 2004). Ainsi, le geste est suggéré par l'intervenante qui vise à faire advenir les contacts entre l'animal et le bénéficiaire (Michalon, 2014). Ce toucher inter-espèce n'est pas toujours l'aboutissement d'une manifestation spontanée. C'est ainsi qu'un des rôles de l'intervenante sera de le susciter (Michalon, 2014), d'autant plus lorsque les résidents sont atteints de problèmes moteurs. Par ailleurs, lorsque la parole est défaillante, le geste demeure une alternative communicationnelle incontournable.

Selon Michalon (2014), les séances se voient rythmées et ritualisées par le geste de caresse. Celui-ci rythme leur temporalité. Il considère la caresse comme une manière corporelle de saluer les animaux présents.

Dans le cadre de mon terrain ethnographique, ce propos s'est révélé particulièrement significatif, que ça soit à l'entame des séances et à leur clôture. Une distribution de biscuits canins servait d'amorce à la mise en contact physique, et donc à la caresse. Donc, dès le début de la séance, les participants sont invités à mobiliser leur corps dans une perspective d'entrée en contact avec celui de l'animal.

Comme le mentionne Bibi Degnn, le contact avec les poils de l'animal, sa fourrure, génère des effets relaxants et apaisants chez le bénéficiaire de soin (Demaret, 1997 cité Servais, 2007 et Barrois et al. 2020). Ces effets se retrouveraient aussi chez l'animal. Aaron Katcher a mis en évidence le concept d'idle play, forme de toucher particulier consistant en un jeu distrait de la main dans le poil de l'animal (Servais, 2007). Ce type de caresse s'apparente au grooming chez l'animal, sorte de toilettage social (Servais, 2007). Il se peut que certains objets soient utilisés tels que des brosses ou autres accessoires. Dans ce cas de figure, l'animal devient lui-même un objet de soin, les rôles se voient alors inversés. Le bénéficiaire devient soignant.

Le regard joue également un rôle important dans la régularisation de l'interaction sociale (Servais, 2007). En effet, ce vecteur communicationnel est partagé par les deux espèces, tant chez l'homme que chez l'animal. Les regards peuvent être empreints de diverses significations (Servais, 2007). Ce sens participe à la création d'une « sphère de communication » (Servais, 2007 : 49).

Lors de mon terrain ethnographique, le regard, à la fois sens et vecteur communicationnel, était usité par tous, par tous les protagonistes de la triade (intervenante, bénéficiaires, chiens). L'intervenante l'utilisait comme amorce communicationnelle afin de mobiliser l'attention des résidents parfois désorientés ou souffrant de maladies dégénératives. L'utilisation du regard était souvent couplée au geste (toucher) et à la parole.

Un échange de regards pouvait ainsi se produire entre l'animal et le bénéficiaire. Le regard était souvent précurseur voire annonciateur de caresses. Ces éléments relatifs au regard m'amènent à aborder le concept « d'attention conjointe » (Tomasello, 2006). Selon Bimbenet (2010 : 93), « l'attention conjointe se définit comme le fait de partager l'attention d'autrui » mais peut également « résulter de la capacité de s'engager à plusieurs dans un processus commun » (Tomasello, 2006 : 110 cité dans Flahault, 2015). Cet apport plus théorique me semble pertinent dans le cadre de mon terrain, puisqu'il s'agissait avant tout d'arriver à mobiliser l'attention des bénéficiaires sur un élément spécifique à un moment donné, en l'occurrence le chien et ses actions.

Je ne peux faire l'impasse sur l'importance du corps à corps qui se joue entre l'animal et le bénéficiaire (Michalon, 2014) ainsi que sur la grande tolérance dont on fait part les chiennes présentes.

Cette capacité de laisser son corps à la portée des bénéficiaires, chez les chiens utilisés dans le cadre deS séances, constitue un élément fondamental au bon déroulement de celles-ci. Le corps de l'animal n'est cependant pas le seul à être sollicité lors de la rencontre. Le corps du bénéficiaire est lui aussi mobilisé, outre l'aspect sensoriel développé ci-dessus.

Les corps des bénéficiaires sont également mis en action et en mouvement au sein de cet espace-temps particulier avec la spécificité suivante, le corps vécu de la personne vieillissante est un « corps inédit » (Ancet, 2014). Le senior se voit confronté à un corps jamais expérimenté, dont il ne connaît plus les limites (Ancet, 2014). La personne âgée ressent parfois une certaine forme de trahison, de perte de contrôle, face à ce corps familier qui devient étranger, incontrôlable (Ancet, 2014). Les activités de médiation animales auxquelles j'ai assisté permettent une prise de conscience de ce nouveau corps et contribuent à une certaine forme d'apprivoisement de celui-ci (Ancet, 2014). Dans cette perspective, l'intervenante essaie de pallier ces différents écueils corporels en visant dans leur chef une mobilisation accrue.

Le chien contribue à la mise en mouvement du corps du bénéficiaire. Celui-ci est positionné comme un guide de l'action du chien. Il intervient donc à son égard en disposant d'un pouvoir d'agir sur un être vivant (Beiger et Dibou, 2017).

En regard des divers éléments théoriques abordés dans ce travail et des divers matériaux récoltés sur mon terrain ethnographique, il me semble que le dispositif de médiation animale à destination d'un public hébergé dans les maisons de repos, et les maisons de repos et de soins, fait preuve d'une efficacité. En effet, divers aspects que l'on pourrait qualifier de positifs sont à remarquer, ils apparaissent de manière transversale dans cet écrit : ancrage dans le moment présent, utilisation du pouvoir d'agir, passage de soigné à soignant, mobilisation corporelle, sensorielle et attentionnelle, etc.

Néanmoins, les effets bénéfiques de ce dispositif sont-ils uniquement circonscrits durant la temporalité de la séance ? Ou, au contraire, produisent-ils des effets sur le long terme ? Il serait intéressant d'investiguer en ce sens, lors d'une prochaine ethnographie.

## Bibliographie

### Livres

- Ancet, P. (2014). *Le corps vécu chez la personne âgée et la personne handicapée*. Dunod.
- Barrois, C., Jean, P., Lebon, C., Muller, É. (2020). *Médiation thérapeutique avec le cheval: Expérience institutionnelle de l'équithérapie*. Érès. <https://doi.org/10.3917/eres.barro.2020.01>
- Beiger, F., Dibou, G. (2017). *La zoothérapie auprès des personnes âgées, une pratique professionnelle*. Dunod.
- De Villers, B. & Servais, V. (2016). Chapitre 4. La médiation animale comme dispositif technique. Dans : Christine Servais éd., *La médiation: Théorie et terrains* (pp. 81-102). Louvain-la-Neuve: De Boeck Supérieur. <https://doi.org/10.3917/dbu.serva.2016.01.0081>
- Goffman, E. (1991), *Les Cadres de l'expérience*. Traduction I. Joseph, M. Dartevelle et P. Joseph, Editions de Minuit.
- Lestel, D. (2004). *L'animal singulier*, Seuil.
- Lestel, D. (2007). *Les amis de mes amis*, Seuil.
- Michalon, J. (2014). *Panser avec les animaux : Sociologie du soin par le contact animalier*. Paris : Presses des Mines. doi :10.4000/books.pressesmines.1753
- Servais, V (dir) (2016). *La science [humaine] des chiens*. Le Bord de l'Eau.
- Vanderheyden, J., Devillers, R., Beucken, J., Behets, E. & Thiroux, A. (2017). Chapitre 21. Le Cantou® : structure, fonctionnement, bénéfices et formation du personnel. Dans : Jean-Émile Vanderheyden éd., *Démence et perte cognitive: Prise en charge du patient et de sa famille* (pp. 271-284). Louvain-la-Neuve: De Boeck Supérieur. <https://doi.org/10.3917/dbu.vande.2017.01.0271>
- Zaccà-Reyners, N., (2023). *Visite à l'ehpad*. Puf.

## Articles

d'Arripe, A., Oboeuf, A. & Routier, C. (2014). L'approche inductive : cinq facteurs propices à son émergence. *Approches inductives*, 1(1), 96–124. <https://doi.org/10.7202/1025747ar>

Besozzi, T. (2021). Négocier sa place auprès des sans-abri, l'exemple d'une immersion ethnographique dans le monde de la rue. *Cambouis*, 10.52983/crev.vi0.73

Bimbenet, É. (2010). Pour une approche phénoménologique de l'attention conjointe. *Alter*, 18, 93-110. <https://doi.org/10.4000/alter.1577>

Blatgé, M. (2014). Objectiver sa position à la sortie du terrain : l'exemple d'une enquête parmi les déficients visuels, *Interrogations ?*, 18. Implication et réflexivité – I. Entre composante de recherche et injonction statutaire, <https://revue-interrogations.org/Objectiver-sa-position-a-la-sortie>

Brandt, K. (2004). A Language of Their Own: An Interactionist Approach to Human-Horse Communication. *Society & Animals*, 12(4), 299–316. <https://doi.org/10.1163/1568530043068010>

Csordas (T. J.), 1993. Somatic Modes of Attention, *Cultural Anthropology*, n°2, vol. 8.

Dartevelle, M. (1993). Erving Goffman, *Les Cadres de l'expérience*, (1991). In: *Sociologie du travail*, 35<sup>e</sup> année n°1, Janvier-mars 1993. Dossier-débat. Systèmes productifs : les modèles en question. pp. 122-125. [www.persee.fr/doc/sotra\\_0038-0296\\_1993\\_num\\_35\\_1\\_2112\\_t1\\_0122\\_0000\\_1](http://www.persee.fr/doc/sotra_0038-0296_1993_num_35_1_2112_t1_0122_0000_1)

Faya-Robles, A. (2018). La personne âgée fragile, la construction scientifique d'une catégorie sanitaire et ses enjeux, *Anthropologie & Santé*, 17. <https://doi.org/10.4000/anthropologiesante.4341>

Ferret, C. (2016). Outils vivants ? De la manipulation des animaux, *Les actes de colloques du musée du quai Branly Jacques Chirac*, 6, 1-14. <http://journals.openedition.org/actesbrantly/658>

Flahault, F. (2015). From Life in Society to Life in Culture. Joint Attention and the Emergence of Self-Referential Realities. *L'Homme*, 214, 107-124. <https://doi.org/10.4000/lhomme.23829>

Foucart, J. (2003). La vieillesse : une construction sociale. *Pensée plurielle*, 6. <https://doi.org/10.3917/pp.006.0007>

Fournier Chouinard, E. (2021). Psychothérapie à médiation animale: L'expérience du Centre *Humanimal*. *Le Journal des psychologues*, 385, 38-44. <https://doi.org/10.3917/jdp.385.0038>

Franklin, A., Emmison, M., Haraway, D.J., & Travers, M. (2007). Investigating the therapeutic benefits of companion animals: Problems and challenges. *Qualitative Sociology Review*.

Hurard, L., (2013), Faire face aux comportements perturbants : le travail de contrainte en milieu hospitalier gériatrique, *Sociologie du travail*, Vol. 55 - n° 3, 279-301.

Le Guennic, T., (2012). Pascale Molinier, Le travail du care, Lectures, Les comptes rendus, consulté le 25 mai 2023. URL : <http://journals.openedition.org/lectures/11078>

<https://doi.org/10.4000/lectures.11078>

Mondémé, C. (2018). Comment parle-t-on aux animaux ? Formes et effets pragmatiques de l'adresse aux animaux de compagnie. *Langage et société*, 163, 77-99. <https://doi.org/10.3917/ls.163.0077>

Mondémé, C. (2022). Quand les animaux *participent* à l'interaction sociale. Nouveaux regards sur l'analyse séquentielle. *Langage et société*, 176, 9-24. <https://doi.org/10.3917/ls.176.0011>

Mouret, S. (2017). Apprendre à prendre soin: La centralité du travail dans l'éducation des chiens guides d'aveugles. *Écologie & politique*, 54, 87-102. <https://doi.org/10.3917/ecopo1.054.0087>

Noël-Hureaux, E. (2015). Le *care* : un concept professionnel aux limites humaines ?. *Recherche en soins infirmiers*, 122, 7-17. <https://doi.org/10.3917/rsi.122.0007>

Petitt, A., & Brandt-Off, K. (2022). Zoocialization: Learning Together, Becoming Together in a Multispecies Triad. *Society & Animals*, 1–18. <https://doi.org/10.1163/15685306-bja10082>

Piette, A. (2002), Entre l'homme et le chien, pour une ethnographie du fait socio-animal. *Socio-Anthropologie*, 11. <https://doi.org/10.4000/socio-anthropologie.141>

Servais, V. (2007). La relation homme-animal: La relation à l'animal peut-elle devenir significative, donc thérapeutique, dans le traitement des maladies psychiques ?. *Enfances & Psy*, 35, 46-57. <https://doi.org/10.3917/ep.035.0046>

### **Site internet**

The IAHAIO White Paper: *Definitions for Animal Assisted Intervention and Guidelines for Wellness of Animals Involved* (consulté le 24 mai 2024). <https://iahaio.org/best-practice/white-paper-on-animal-assisted-interventions/>

### **Thèse**

Michalon, J. (2011). "L'animal thérapeute". : Socio-anthropologie de l'émergence du soin par le contact animalier. Sociologie. [Thèse de Doctorat, Université Jean Monnet - Saint-Etienne]. <https://theses.hal.science/tel-00671158>